

502 8113



# SEPT HEURES, OU CHARLOTTE CORDAY,

DRAME EN TROIS ACTES ET SIX TABLEAUX,

PAR

VICTOR DUCANGE ET M. ANICET BOURGEOIS;

MUSIQUE DE M. ALEXANDRE PICCINI;

DIVERTISSEMENT DE M. CORALY, DÉCORS DE M. LEFÈVRE.

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin,  
le 23 mars 1829.

## DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

M. D'ARMANS.....	M. MOISSARD.
LE COMTE DE SENNEVILLE.....	M. DEFRESNE.
M. RENNEVAL, magistrat.....	M. THÉRICNY.
UN AGENT SUPÉRIEUR, sous le nom de MARCEL....	M. FRÉDÉRIK LEMAITRE.
BAUDRY, son secrétaire.....	M. JEMMA.
M. DUMONT, frère de d'Armans.....	M. HÉRÉT.
BRUNO, paysan.....	M. SERRES.
JEAN PERRIN, garçon de ferme.....	M. PIERSON.
LARIOLE, paillasse.....	M. FOMBONNE.
VILLAGEOIS, MARÉCHAUSSÉE, PEUPLE.	
M <sup>me</sup> D'ARMANS.....	M <sup>me</sup> SIMON.
M <sup>lle</sup> D'ARMANS, sa fille.....	M <sup>me</sup> ALLAN-DORVAL.
MARIANNE, gouvernante.....	M <sup>me</sup> SAINT-AMAND.
THÉRÈSE, } servantes.....	M <sup>lle</sup> ÉMILIE.
MADELEINE, }	M <sup>lle</sup> LEFÈVRE.
PREMIÈRE MARCHANDE.....	M <sup>me</sup> MAZILIER.
DEUXIÈME MARCHANDE.....	M <sup>me</sup> RAUCOURT.
VILLAGEOISES, PEUPLE.	

## ACTE PREMIER.

### PREMIER TABLEAU.

Le théâtre représente un intérieur de cuisine. — A droite du spectateur, une vaste cheminée. Un four à gauche. Du même côté, près de l'avant-scène, un escalier conduisant aux appartements. Au fond, une porte ouvrant sur une cour, et servant d'entrée principale. Meubles et ustensiles de cuisine.

#### SCÈNE I.

JEAN PERRIN, MARIANNE, THÉRÈSE,  
MADELEINE, AUTRES DOMESTIQUES.

(Tout est en mouvement dans la cuisine.—Marianne fait de la pâtisserie.— Jean Perrin chauffe le four.— Thérèse et Madeleine fond des crêpes.)

PERRIN.

Convenez, mam'selle Marianne, que vous

êtes furieusement heureuse que j' sois venu vous donner un coup de main.

MARIANNE.

Je comptais bien sur toi, mon bon Jean Perrin; avoue aussi que je ne m'en tire pas trop mal. Dam, à mon âge, faire un diner pour vingt-cinq personnes au moins...

PERRIN.

Comme vous dites, au moins; c'est juste

comme au baptême de mademoiselle. Au bout du compte, on n'a qu'une fête dans son pays, faut la chômer proprement; avec ça que c't'année, quoique nous n' soyons guère en train de rire ni de danser, faudra tout d' même nous amuser. (A mi-voix.) Faut pas s' rendre suspect.

MARIANNE, à une domestique.

Il faudra songer à mettre le couvert; vous placerez M. Renneval entre M. et madame d'Armans.

PERRIN.

A propos, savez-vous qu'c'est ben drôle, mam'selle Marianne, c'te coutume qu'on a prise d' diner comme ça?

MARIANNE.

C'est bon. Est-ce que tu crois que ça m'amuse?

PERRIN.

Ça n' sera pas gai c't' hiver; on pourra ben avoir l'onglée dans la salle à manger.

MARIANNE, riant.

Bon! tu donnes ton avis là-dessus; tu n'as donc pas peur?

PERRIN.

Oh! qu' si! *Motus*, v'là des marchands.

MARIANNE.

Eh bien! ce sont de braves gens, nous les connaissons tous.

oo

## SCÈNE II.

LES MÊMES, MARCHANDES, PAYSANNES, puis UN MENDIANT.

LES MARCHANDES.

Bonjour, mam'selle Thérèse; vot' servante, mam'selle Marianne.

MARIANNE.

Bonjour, mes enfants, bonjour. Que nous apportez-vous de bon?

UNE MARCHANDE.

T'nez, mam'selle Marianne, j' vous apporte du beurre battu d'avant-z-hier, et des œufs qu'on vient de pondre.

MARIANNE.

C'est bien, montrez-moi ça.

(Marianne examine les marchandises. — Pendant ce temps, le mendiant paraît, et tandis que tout le monde est occupé, il va s'asseoir à l'un des coins de la cheminée. — Il paraît accablé de fatigue.)

LE MENDIANT.

On ne me remarque point. Reposons-nous un moment, j'en ai grand besoin.

UNE MARCHANDE.

Oh! vous pouvez les mirer; y sont clairs comme le soleil. C' que j'avons de meilleur est toujours pour vos maîtres.

MARIANNE.

Ils le méritent bien. Je ne dis pas ça parceque depuis trente-un ans je suis dans la maison; grace au ciel, on le sait dans tout le pays, ce

sont les gens les plus honnêtes, et pas fiers, quoiqu'ils aient été les amis, les bons amis de ce pauvre comte de Senneville.

PERRIN.

Chut! n'parlez donc pas d'ça, mam'selle Marianne.

MARIANNE, brusquement.

Je veux en parler, moi; j'en parlerai toute ma vie; j'en ai pris l'habitude il y a quarante ans.

PERRIN.

Allez! allez! A-t-elle eune tête, c'te femme-là!

UNE MARCHANDE.

Elle a raison!... Ça fait trois quarterons... Et se porte-t-y toujours ben, ce bon M. d'Armans?

MARIANNE.

Oui, mes enfants, toujours; Dieu nous le conserve.

UNE MARCHANDE.

Et Madame? et Mam'selle?

MARIANNE.

Ah! notre chère demoiselle... c'est différent.

UNE MARCHANDE.

Bah! est-ce qu'elle aurait queuqu' chose?

PERRIN.

Tiens, pardi! toujours la même chose, du chagrin, et c'est ben naturel.

MARIANNE.

Hélas! oui.

(Elle va à sa table.)

UNE MARCHANDE, à Perrin.

Qu'est-ce que c'est donc?

PERRIN.

C' que c'est! ça fait trembler quand on y pense. Figurez-vous..... (Bruit au dehors.) V'là quelqu'un, ça sera pour un autre jour. (A part.) Faut jamais s'compromettre.

oo

## SCÈNE III.

LES MÊMES, BRUNO.

TOUS.

Tiens, c'est Bruno.

BRUNO.

Oui-dà! c'est moi.

TOUS.

Comme vous v'là beau!

BRUNO.

Ah! ah! j'ai voyagé. Comment qu'ça va, vous autres? y a, ma fi! pas pus d'un quart d'heure que j' suis arrivé d' la grande ville.

MARIANNE.

Vraiment, monsieur Bruno! vous avez vu tant de pays? ma foi, nous ne comptions plus vous revoir. Eh bien! Jean Perrin, tu n'embrasses pas ton ancien camarade?

BRUNO, riant.

Eh! eh! eh! y s' rappelle p't-êt'e encore

que nous n'étions pas cousins dans le temps; jarni! s'il a su' la conscience tous les coups de poing qu'i m'a donnés su' l'dos...

MARIANNE.

Est-il possible!

PERRIN.

C'est pourtant vrai, tout d'même; j'l'ai pas oublié non plus. C'est quand j'étions à l'école; dam, il était traître comme une chouette; il allait toujours rapporter au maître. (Le regardant.) Ah çà! dis donc, y paraît que t'as bien fait tes affaires là-bas? tu étais en sabots quand tu as quitté le pays.

BRUNO, riant.

Ah! ah! ah! p't-ê-té ben... j' les ai laissés en route, vois-tu. Y paraît que t'as fait comme moi, toi?

PERRIN.

Moi?... oh! j' suis toujours le même: garçon d'ferme de M. d'Armans; je m' trouve ben comme j' suis, et j'y reste.

BRUNO.

Ah! dites donc: à propos de M. d'Armans, je v'nais savoir d'ses nouvelles. Il est toujours en bonne santé, l'cher homme? Et Madame aussi... et... (il rit.) eh! eh! eh!... et Mam'selle, va-t-elle bientôt s' marier?

PERRIN, à part.

Qu'est-ce que ça lui fait?

MARIANNE, sèchement.

Non.

BRUNO.

Ah! pourquoi donc ça? une fille riche...

PERRIN.

Pourquoi! pourquoi... y a de bonnes raisons pour ça.

BRUNO.

Eah! des raisons? lesquelles? (A part.) Faut que j' les fasse jaser.

PERRIN.

C'est justement ce que j'allais leux y dire, quand t'es arrivé.

BRUNO.

Eh ben! faut pas que j' vous gêne; allez tous jours. (A part.) De c'te manière, ma commission s'ra bientôt faite.

PERRIN.

Eh ben! alors, j' vas t'apprendre ça aussi, à toi. Mais voyez-vous, pour conter eune histoire, faut être assis queuqu' part; v'nez vous asseoir tous là, faites cercle, ben près, comme ça, et ouvrez les oreilles. (Ils sont tous assis, excepté Marianne, qui est occupée.) Je vous disais donc que... (Il aperçoit le pauvre.) Hein! je vous disais... j' disais...

BRUNO.

Eh ben! qu'est-ce que tu disais?

PERRIN, se levant.

Un moment. (Bas.) Mam'selle Marianne, qu'est-ce que c'est que c't' homme là?

MARIANNE.

Cet homme? je ne l'avais pas vu; ma foi, je ne le connais pas du tout.

LE MENDIANT, à part.

Ils m'ont remarqué.

Et toi?

PERRIN, à Thérèse.

THÉRÈSE, se levant.

Moi non plus.

TOUS, se levant.

Moi non plus. — Moi non plus.

BRUNO.

Comment se trouve-t-il là?

PERRIN.

J' vas lui demander. Eh! dites donc, l'homme! Eh ben! vous êtes pas gêné, vous! est-ce qu'on s'introduit comme ça dans une cuisine honnête, sans dire qui qu'on est, et quoi qu'on veut?

BRUNO.

A-t-y l'air drôle! Répondez donc, l'homme; qu'est-ce que vous faites là?

LE MENDIANT.

Fatigué d'une longue marche, confiant en la bonté des maîtres de cette maison, j'ai pris la liberté de m'y reposer un moment; d'ailleurs, je connais M. d'Armans, et je voulais solliciter de lui quelques secours pour continuer ma route.

MARIANNE.

Des secours! oui, certainement; il fallait dire cela tout de suite, mon brave homme. M. d'Armans est sorti, mais madame et mademoiselle sont dans leur chambre; je vais les faire prévenir.

LE MENDIANT.

Vous m'obligerez beaucoup.

(Sur un signe de Marianne, une domestique sort par l'escalier.)

PERRIN.

Du moment qu'y connaît Monsieur... Pauvre cher homme!

LE MENDIANT.

Ma chère demoiselle, depuis hier je n'ai pris aucune nourriture...

MARIANNE, l'interrompant.

Est-il possible! comment, vous avez faim et vous ne le dites pas? Perrin! Thérèse! vite, une table; servez quelque chose à ce vieillard: du pain, du viu; dépêchez-vous.

LE MENDIANT.

Excellente femme! rien n'est changé.

PERRIN, tout en le servant.

V'là c' que c'est... il est bon... goûtez; un bon coup, l'homme, un bon coup; ça vous donnera du cœur; faut pas être honteux.

BRUNO.

Mam'selle Marianne, c'est louche un pauvre comme ça; vous auriez p'têt' ben fait d' vous informer avant...

MARIANNE.

Fi! fi donc! il a faim; à manger d'abord, on le questionnera après.

UNE SERVANTE.

Voilà Madame et Mam'selle.

LE MENDIANT, à part.

Je vais les voir !

UNE MARCHANDE.

Adieu, mam'selle Marianne; nous allons nous habiller pour la fête.

TOUTES.

Adieu. Au revoir, mam'selle Marianne; au revoir, mam'selle Thérèse.

UNE MARCHANDE, au mendiant.

Si vous passez par la grande ferme, arrêtez-vous chez nous, mon brave homme, je vous donnerai à dîner.

(Elles sortent. — Madame et mademoiselle d'Armans descendent au moment où les villageoises s'en vont. — Il ne reste plus en scène que les gens de la maison et le mendiant.)

oo

#### SCÈNE IV.

M<sup>me</sup> et M<sup>lle</sup> D'ARMANS, MARIANNE, JEAN PERRIN, BRUNO, LE MENDIANT.

MADemoISELLE D'ARMANS.

Marianne, tu nous as fait dire qu'un pauvre étranger demandait à nous voir; où est-il ?

MARIANNE.

Le voici, mademoiselle.

MADAME D'ARMANS.

Approchez, mon ami; que desirez-vous de nous ?

LE MENDIANT, bas.

J'aurais voulu ne parler qu'à vous seule.

BRUNO, à part.

Y parlent tout bas; y a du mystère.

MADAME D'ARMANS, à sa fille.

Les traits de ce pauvre ne me sont pas inconnus.

MARIANNE.

Si c'est à M. d'Armans que ce brave homme veut parler, le voilà justement qui rentre.

LE MENDIANT, à part.

D'Armans!... je suis sauvé!

oo

#### SCÈNE V.

LES MÊMES, D'ARMANS.

D'ARMANS, à sa femme.

Ma bonne amie, je viens de voir M. Renneval: il accepte notre invitation. Je l'ai trouvé bien occupé; il attend aujourd'hui même, m'a-t-il dit, un officier public, un agent supérieur.

LE MENDIANT, à part.

Grand Dieu!

MADAME D'ARMANS, avec inquiétude.

Pour quel motif? dans quel but ?

D'ARMANS.

On l'ignore. On ne lui dit même pas le nom de cet envoyé; mais, pour nous tous, c'est toujours un sujet de crainte.

BRUNO, à part.

J' sais ben qui c'est, moi... Seront-y surpris !

MADemoISELLE D'ARMANS.

Mon père, cet étranger demande à vous parler.

D'ARMANS.

A moi ?

LE MENDIANT, bas.

A vous, et sans autre témoin que votre famille.

BRUNO, à part.

Toujours des chuchottements!

D'ARMANS, à part.

Que signifie?...

PERRIN, à part.

J' crois que l' pauvre n'est pas c' qu'y paraît...

D'ARMANS.

Marianne, pressez vos préparatifs, et laissez-nous un moment.

MARIANNE.

Oui, monsieur.... Allons préparer le couvert....

BRUNO, à part.

Faut qu' j' aie l'œil sur c't' homme-là.

PERRIN, à part, observant Bruno.

Comme il le r'garde !... (Haut.) Allons, viens-tu, Bruno? tu nous aideras à mettre le couvert.

BRUNO.

J' veux ben; j' s'rai du diner.

(Ils sortent.)

oo

#### SCÈNE VI.

D'ARMANS, M<sup>me</sup> et M<sup>lle</sup> D'ARMANS, LE MENDIANT.

D'ARMANS.

Nous voilà seuls... eh bien! ce que vous avez à me dire est donc bien important ?

LE MENDIANT.

Il y va de la vie...

TOUS LES TROIS.

De la vie !

LE MENDIANT, étant une fausse barbe.

Me reconnaissez-vous ?

TOUS LES TROIS.

Monsieur de Senneville!

DE SENNEVILLE.

Ne me nommez pas.

D'ARMANS.

Mon ami !

DE SENNEVILLE.

Personne ne peut nous apercevoir ?

MADAME D'ARMANS.

Non, personne.

DE SENNEVILLE.

Ouvrez-moi donc vos bras... j'y viens mourir sans doute.

o

D'ARMANS.

Mais, comment n'avez-vous pas craint de rentrer dans ce pays? ne savez-vous donc pas quel sort on vous y réserve?

DE SENNEVILLE.

Je savais tout, mais l'honneur m'y rappelait. Chargé d'une mission importante, j'ai voulu la remplir au péril de ma vie... j'étais près de ce village... le jour allait me surprendre... épuisé de fatigue, pressé par le besoin, plus encore par mes souvenirs, je n'ai pu résister au désir de revoir mes foyers... j'étais sûr d'y retrouver des cœurs généreux. Déjà de prompts secours avaient rappelé mes forces, mais pouvais-je quitter cette maison, et sans doute aller mourir, sans vous avoir embrassé?

D'ARMANS.

Que parlez-vous de quitter cette maison? dans ce moment c'est impossible, trop de dangers vous menacent... vous resterez chez moi jusqu'au retour de la nuit.

DE SENNEVILLE.

Chez vous, généreux d'Armans!... pensez-vous que j'ignore qu'une loi sanguinaire punirait comme un crime l'hospitalité que vous osez m'offrir? non, mon ami, je n'accepte pas un dévouement qui vous coûterait la vie.

D'ARMANS.

Arrêtez!

DE SENNEVILLE.

Et votre famille...

D'ARMANS.

La reconnaissance et l'humanité, plus fortes qu'une loi de sang, nous tracent notre devoir. Je réponds de leurs cœurs... ne doutez pas du mien. Dans des temps plus heureux n'avez-vous pas été mon soutien, mon bienfaiteur?... ne vous ai-je pas dû ma fortune, mon bonheur?... n'êtes-vous pas toujours le second père de ma fille? vous qui la prîtes des bras de sa mère pour la présenter à l'autel. Ah! croyez bien que vos infortunes n'ont rien effacé de ma mémoire! tout est resté gravé là, dans mon cœur, et je bénis le ciel qui me permet enfin de m'acquitter envers vous. Je puis facilement vous dérober jusqu'à ce soir à tous les yeux. Quant à mes gens, si quelques-uns devinaient notre secret, leur amitié pour moi me répondrait de leur discrétion... N'hésitez donc pas davantage, et laissez-moi protéger des jours qui me sont plus chers que les miens. (A madame d'Armans.) Ma chère amie, viens avec moi. (A de Senneville.) Nous allons préparer le réduit écarté où vous pourrez demeurer jusqu'à la nuit... toi, ma fille, ne quitte pas monsieur le comte... cet endroit est encore le plus sûr. Dans un instant, monsieur le comte... dans un instant.

DE SENNEVILLE.

Qui pourra jamais payer un pareil dévouement?

(Monsieur et madame d'Armans sortent.)

SCÈNE VII.

DE SENNEVILLE, M<sup>lle</sup> D'ARMANS.

(Mademoiselle d'Armans présente une chaise à de Senneville.)

MADemoiselle D'ARMANS.

Vous devez avoir encore besoin de repos.

DE SENNEVILLE.

Il est vrai... j'ai tant souffert!... Mais dis-moi, mon enfant, les malheurs de notre pays ne sont-ils donc pas les seuls qui t'aient frappés? quelques mots prononcés au hasard, la tristesse profonde que je lis dans tes yeux, ces signes de deuil, tout me fait soupçonner que le sort n'a pas non plus épargné ta jeunesse et tes vertus...

MADemoiselle D'ARMANS.

Il est vrai... mais devant vous je n'oserais me plaindre, et pourtant je suis peut-être plus malheureuse...

DE SENNEVILLE.

Plus malheureuse que moi!... on peut le croire à ton âge! mais que de consolations t'attendent!... (Elle secoue tristement la tête.) Je vois couler tes larmes, j'ai le droit d'en savoir la cause... tu étais sur le point de t'unir à un jeune avocat qui se nommait Ferdinand.... tes larmes redoublent... a-t-il été victime?

MADemoiselle D'ARMANS.

Oui, oui... de la plus atroce jalousie... Vous savez s'il était cher à ma famille... je n'osais dire combien je l'aimais... quelques affaires de famille retardèrent notre mariage... il me sembla que je prévoyais mon malheur. Un étranger vint habiter ce village; je ne sais quel devoir l'y appelait... il professait la médecine... il était de l'Helvétie.

DE SENNEVILLE.

Que me dis-tu? on m'a parlé de cet étranger... serait-il possible? n'a-t-il pas, dans ce temps d'orage, changé de profession?... n'a-t-il pas bientôt acquis une horrible célébrité?... ne s'appelait-il pas...

MADemoiselle D'ARMANS.

Ah! par pitié, ne le nommez pas! ce nom me donne la mort... j'ai juré de ne le jamais prononcer!

DE SENNEVILLE, à part, se levant.

C'est lui!.... (Haut.) Tu as raison... ma fille... un jour, l'exécution publique en fera justice.... et, pour l'instruction des hommes... l'histoire gravera son nom en caractères de sang!

MADemoiselle D'ARMANS.

Oui... mais du sang de Ferdinand!

DE SENNEVILLE.

Grand Dieu!.... ce serait ce monstre?... Mais... quel motif?... achève de m'apprendre....

MADemoiselle d'ARMANS.

Il n'était pas connu. Mon père lui permit d'habiter un pavillon de notre maison... il me vit souvent... je fus assez malheureuse pour lui plaire. Alors même que mon cœur n'eût point appartenu à Ferdinand, un tel homme, dont l'aspect dévoilait l'ame hideuse, ne m'eût jamais inspiré que de l'horreur. Je ne le lui cachai pas; il connut mon aversion. Ah! l'enfer seul est capable d'inspirer les transports jaloux qu'il fit bientôt éclater; injures, menaces, violences, j'eus tout à redouter de lui; je tremblais pour mon père, pour Ferdinand, pour moi-même; ma vie était devenue un supplice, chaque instant un danger. Un ordre supérieur vint en délivrer ce pays; je me croyais sauvée, lorsque je reçus de lui, pour adieu, un billet... non, un arrêt de mort. Il m'écrivait: « Compte sur ma vengeance: tes mépris ont irrité mon amour, tes larmes ne suffisent point à ma haine, le sang de Ferdinand l'éteindra. » Dès ce moment, sa tombe fut ouverte devant moi.

DE SENNEVILLE.

Infortunée!

MADemoiselle d'ARMANS.

L'oracle affreux s'est accompli. Le jour même de notre mariage... j'étais déjà parée... Ferdinand fut arrêté; il y avait un complot; il ne le savait même pas... son rival fut son juge, et le bourreau... (Après un silence.) C'est aujourd'hui l'anniversaire de ce terrible jour; mon deuil...

DE SENNEVILLE.

Je te comprends. Et le ciel tarde à punir de tels crimes!

MADemoiselle d'ARMANS, se ranimant tout-à-coup.

Ce n'est pas lui qu'il faut accuser; n'est-il donc de courage que dans des cœurs infâmes? Je sens quelquefois dans mon sein... Ah! si j'étais plus qu'une femme!... mais il est des millions d'hommes qui tremblent!

DE SENNEVILLE.

Mon enfant, cache avec soin ces nobles sentiments que t'inspire ta douleur; songe qu'un mot imprudent coûterait l'existence à ton père. (Elle tressaille.) Voici ta mère.

(Madame d'Armans revient.)

## SCÈNE VIII.

LES MÊMES, M<sup>me</sup> D'ARMANS.

MADemoiselle d'ARMANS.

Eh bien, ma mère?

MADAME D'ARMANS.

Nous avons trouvé pour M. de Senneville une retraite sûre; il y pourra, sans crainte, attendre la fin du jour. L'heure du repas approche, un plus long retard éveillerait peut-être les soupçons; venez, mon époux nous attend.

DE SENNEVILLE.

Vous le voulez, je m'abandonne à vous.

(Ils sortent tous trois, et le théâtre change.)

## DEUXIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente la cour d'entrée de la maison de M. d'Armans. A droite, la façade et l'entrée principale de la maison. En face, à gauche, un petit pavillon de fantaisie un peu rustique, entouré d'arbres. Au fond, dans toute la largeur, un petit mur d'un pied ou dix-huit pouces, surmonté d'une claire-voie, avec une grille ouvrant au milieu. Au-delà, la place publique du village et la Maison-de-Ville.

### SCÈNE I.

JEAN PERRIN, BRUNO, MARIANNE,  
PLUSIEURS PAYSANNES.

(A l'instant même du changement, une troupe d'enfants dansent au milieu de la place. — Des groupes de jeunes filles et de garçons courent çà et là, et s'agitent gaiement. — La plupart tiennent à la main des paniers pleins de linge, de vaisselle; les garçons portent des piles d'assiettes. — On se croise, on se heurte, on rit. — Au milieu de ce mouvement qui règne dans la place, trois ou quatre jeunes filles frappent et sonnent à tour de bras à la grille.)

LES JEUNES FILLES, en sonnant.

Mademoiselle Marianne! M. Jean Perrin!  
Mademoiselle Marianne! M. Jean Perrin!

PERRIN, tenant une étrille et venant du pavillon.

On y va! on y va! vous voyez ben que j'suis avec mes chevaux.

LES JEUNES FILLES.

Allons donc, M. Perrin, allons donc!

PERRIN, ouvrant.

Ah çà! que diable voulez-vous? la foire n'est pas sur le pont, elle n'est pas encore seulement sur la place.

UNE JEUNE FILLE.

Comment, monsieur Perrin, vous ne voyez pas qu'on met partout le couvert?

PERRIN.

Bah! est-ce qu'il est déjà midi?

LA JEUNE FILLE.

Pardi, certainement!

PERRIN.

Voyez-vous çà! il n'en faut pas davantage pour... Prévenez mam'selle Marianne.

(Il rentre dans le pavillon.)

LES JEUNES FILLES.

J' nous chargeons d'ça! (Elles frappent à la porte.) Mademoiselle Marianne! mademoiselle Marianne!

MARIANNE.

Ah ! bon Dieu ! est-ce que nous serions les derniers ? c'est notre pendule qui retarde, mes enfants, je vous assure que c'est la pendule qui a tort.

BRUNO, qui entre, les mains derrière le dos.  
Oui, c'est ça, c'est la pendule.

MARIANNE.

Au demeurant, tout est prêt, donnez-moi un coup de main, et ça sera fait tout de suite.

TOUS, entrant.

Allons ! allons !

(On dresse et l'on sert des tables tout autour de la place.)

BRUNO.

Prenez garde que Madame ni Mam'selle ne viennent aider les paysans, ça leur gâterait les mains.

PERRIN, qui est revenu.

Tiens ! vous êtes encore là, vous ?

BRUNO.

Pourquoi pas, si ça m'amuse.

PERRIN, montrant la place.

Dam, il y a de la place là-bas.

BRUNO.

C'est p't-êt' que ça vous gêne ?

PERRIN, à part.

On dirait qu'il cherche queuque chose.

BRUNO, à part.

Y'croit p't-êt' que j' n'ai rien vu.

PERRIN, cherchant à l'empêcher de voir dans la maison.

J'vois c'que c'est. Dites donc, monsieur Bruno, c'est agréable, n'est-ce pas, d' diner comme ça en plein vent ; ça fait qu'on peut s' mettre à table sans qu'on soit invité.

BRUNO, riant.

Ah ! ah ! ah ! c'est vrai ; y a pas d' cérémonie. Dites donc, monsieur Perrin, l' pauvre homme de c' matin va-t-il diner avec nous ?

PERRIN, à part.

Chien d' curieux ! (Haut.) Il est parti. (A part.) Attrape.

BRUNO, à part.

C'est pas vrai, il est là-dedans.

PERRIN.

Bon appétit ; j' vas donner à manger à mes bêtes, vaut encore mieux que ça vive qu' certains particuliers.

BRUNO rit.

Ah ! ah ! ah ! ah ! (Il se retourne vers la maison, et à part.) Va où tu veux, je suis à mon poste.

PERRIN, à part.

Je n' te perdrai pas de vue, sois tranquille.

(Il rentre dans le pavillon. — En même-temps les filles et les garçons, avec Thérèse et Madeleine, apportent deux tables couvertes de serviettes, et les placent. — Marianne les suit et fait dresser le couvert.)

MARIANNE.

Bien, dix couverts ici, douze à celle-là. Allez vite chercher des assiettes et des verres.

THÉRÈSE.

Oui, mam'selle Marianne.

(Les filles courent et reviennent.)

MARIANNE.

Voilà déjà tout le monde ; grace au ciel, je ne suis pas en retard.

(Entrée générale.)

oo

SCÈNE II.

LES MÊMES, D'ARMANS, DUMONT, et successivement tout le VILLAGE et la FAMILLE D'ARMANS.

D'ARMANS.

Soyez les bienvenus, mon frère, mes chers parents ; je vous remercie d'avoir accepté ma table.

BRUNO, à part.

Qui se ressemble s'assemble.

DUMONT, souriant.

Puisqu'il le faut, mon cher d'Armans, du moins entre nous....

D'ARMANS, bas.

Prenez garde.

MARIANNE.

Tout est prêt, monsieur.

D'ARMANS.

Nous n'attendons plus, je crois, que la présence de M. Renneval.

(Bruit au dehors.)

TOUT LE MONDE.

Le voilà ! le voilà ! le voilà !

MADAME D'ARMANS, à Marianne.

Qu'on n'ouvre plus cette porte.

MARIANNE.

Soyez sans crainte, madame, on ne découvrira rien.

(Bruno et Perrin se sont toujours observés.)

PERRIN.

T'as ben envie d'écouter ?

BRUNO.

C'est que j'aime ben à savoir.

TOUT LE MONDE, agitant les bonnets.

Vive M. Renneval ! vive M. Renneval !

oo

SCÈNE III.

LES MÊMES, RENNEVAL.

(D'Armans va au-devant de Renneval qui sort de la maison-de-ville.)

RENNEVAL, à la famille d'Armans.

Pardon, mes chers amis, je crains de m'être fait attendre. L'agent supérieur qui m'a fait annoncer sa prochaine visite peut arriver d'un instant à l'autre, j'avais à donner quelques ordres qui sont la cause de mon retard. (Murmures d'inquiétude dans la foule.) Cette nouvelle n'a rien d'alarmant ; grace au ciel, per-

sonne parmi nous ne peut avoir sujet de craindre.

MADAME D'ARMANS.

Vous a-t-on fait connaître enfin le nom de cet agent supérieur ?

RENNEVAL.

Non, c'est encore un secret.

BRUNO, à part, en riant.

Je l'sais ben, moi.

PERRIN.

Qu'est-ce que t'as donc à rire ?

BRUNO.

Eh ben ! c'est que j' m'amuse ; c'est fête...

RENNEVAL.

A table, mes amis ; et que la gaité, la concorde et l'union de tous président à notre fête.

MADAME D'ARMANS.

Voilà votre couvert, monsieur Renneval.

( On se met galement à table, et l'on sert. — Bruno, Perrin sont à la table à droite, avec Thérèse, Madeleine et d'autres serviteurs. — Marianne dirige le service. )

TOUT LE MONDE, se levant et agitant les verres et les chapeaux.

A monsieur Renneval ! à monsieur Renneval !

RENNEVAL, se levant.

A vous tous, mes amis ! au bonheur, à la paix de ce village !

MARIANNE.

Dieu l'entende, l'honnête homme !

#### SCÈNE IV.

LES MÊMES, BAUDRY.

BAUDRY, à un paysan.

Indiquez-moi, s'il vous plaît, la maison d'un certain d'Armans ?

(Murmure général.)

UN PAYSAN.

M. d'Armans ? Pardine, il est assez connu ! v'là sa maison. Tenez, il est lui-même à table. C'est le premier, tout au bout à gauche, entre madame son épouse et mam' selle sa fille.

BAUDRY.

Merci.

(Il entre.)

D'ARMANS, se levant.

Que demandez-vous, monsieur ?

BAUDRY.

Le magistrat de ce village. On m'a dit qu'il dinait ici.

RENNEVAL.

C'est moi, monsieur.

(Tout le monde est levé.)

BAUDRY, lui remettant un billet.

Mon message est rempli.

(Renneval ouvre le billet, et d'Armans exprime de l'indignation.)

BRUNO, à part.

Tiens, c'est Baudry.

BAUDRY, regardant autour de lui, et voyant Bruno.

Bon ! Bruno ! nous serons bientôt instruits.

PERRIN, qui les observe.

J' crois qu'ils se connaissent.

BRUNO, que Perrin observe.

Heim ! heim !

(Il fait la pirouette. — Baudry sort, on le suit des yeux.)

#### SCÈNE V.

LES MÊMES, excepté BAUDRY.

RENNEVAL qui a lu.

Que vois-je ? Quel nom !... lui !... cet homme affreux !...

MADAME D'ARMANS.

Qu'est-ce donc ?

D'ARMANS.

Quel danger ?... Pouvons-nous connaître...

RENNEVAL, à d'Armans.

Il le faut. (A tout le monde qui approche.) Mes amis, le fonctionnaire que j'attendais vient d'arriver. (Rumeur de curiosité.) Ce billet me l'annonce, et m'apprend en même temps qu'il ne vous est pas inconnu.

(Il regarde d'Armans.)

D'ARMANS.

Comment, monsieur ?

RENNEVAL.

Il vint dans ce village, il y a deux ans.

D'ARMANS.

Deux ans !

RENNEVAL.

Il demeura chez vous.

MADAME D'ARMANS.

Chez nous !

MADemoiselle D'ARMANS.

Ma mère !

RENNEVAL.

Il n'était point alors revêtu des mêmes fonctions ; vous ne pouvez l'avoir oublié.

MADAME D'ARMANS.

Grand Dieu !

D'ARMANS.

Vous n'osez achever ; ah ! je vous comprends, monsieur ! C'est l'infâme !...

RENNEVAL.

Arrêtez ! c'est lui !

TOUT LE MONDE, bas.

C'est lui !

MADemoiselle D'ARMANS, regardant tout le monde.

Mon père !... leur silence !... Ah ! vous l'avez nommé !... C'est le bourreau de Ferdinand !

(Ses regards peignent l'égarement.)

RENNEVAL, à d'Armans.

Profitez de son trouble pour l'éloigner d'ici ; lui-même va paraître.



D'ARMANS, à sa femme.

Ah! qu'elle ne s'offre point à sa vue!

(On emporte les tables qui sont devant la maison.— On fait rentrer mademoiselle d'Armans.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, excepté M<sup>lle</sup> D'ARMANS.

BRUNO, chantant tout bas.

Ran pa ta plan plan...

PERRIN.

Tu chantes, toi!

BRUNO.

Je n'empêche pas d'en faire autant.

UN PAYSAN, s'approchant de Renneval.

Monsieur Renneval, j'ons l'honneur de vous prier de m' donner tout de suite un passe-port, j'ons un voyage à faire.

UN AUTRE.

Moi aussi, monsieur Renneval.

UN AUTRE.

Moi aussi, monsieur Renneval.

RENNEVAL.

Non, mes amis; gardez-vous de vous éloigner; ne suis-je pas toujours votre magistrat et votre père? Loin de vous alarmer, que la fête qu'on préparait ne soit pas même troublée... Nous devons obéissance...

PERRIN.

On ne peut pas nous forcer de danser si nous n'en avons pas envie.

UN PAYSAN.

Les volontés doivent être libres.

TOUS.

J' voulons pas danser! j' voulons pas...

RENNEVAL.

Mes amis, au nom de votre intérêt...

TOUS.

Non, non... à bas l'orchestre!

RENNEVAL.

Arrêtez, mes enfants.

(Les paysans se révoltent, le tumulte est au comble; on renverse l'orchestre.)

BRUNO, dans le désordre.

Ça s'échauffe; faut que j' file.

PERRIN, l'arrêtant.

Halte là!

(En ce moment, l'Agent supérieur paraît sur les marches de la maison-de-ville.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES; L'AGENT SUPÉRIEUR, sous le nom de MARCEL; BAUDRY.

MARCEL, au milieu du tumulte.

Misérables! une émeute!... (Après un silence.) Pourquoi ces cris? Je croyais trouver ici le tumulte d'une fête, et j'y rencontre le désordre. (A Renneval.) Est-ce ainsi que la loi règne dans

votre commune? est-ce ainsi que vous la faites exécuter

RENNEVAL.

Excusez-les, monsieur, un premier sentiment de crainte...

MARCEL.

De crainte? pourquoi?... Doit-on redouter la présence des magistrats, quand on n'a rien à dérober à leur vigilance?... Vous accusez vous-même avant que je ne soupçonne.

RENNEVAL.

J'ose vous garantir les sentiments de tous.

MARCEL.

La fête aura lieu; je l'ordonne.

(Roulement de tambour éloigné.)

PERRIN.

Déjà des soldats?

(Tous les paysans consternés sortent en exprimant leur frayeur.— Déjà madame d'Armans et Marianne ont disparu.— D'Armans est resté.— On voit dans ce moment des soldats arriver et se ranger sur la place.— Bruno est sorti.)

SCÈNE VIII.

MARCEL, D'ARMANS, RENNEVAL, BAUDRY, JEAN PERRIN; SOLDATS, au fond.

PERRIN, à part.

Joli commencement de fête!

MARCEL, à part, lisant des papiers que Baudry vient de lui remettre.

Il doit être arrivé... le signalement est exact. (A Renneval, en lui remettant des papiers.) Prenez connaissance du contenu de ces papiers.... donnez des ordres en conséquence. (A d'Armans.) Si j'en crois ce que j'apprenais à l'instant, je devais vous trouver au milieu de votre famille. Votre épouse, votre fille présidaient le repas; d'où vient qu'à mon aspect on semble s'être éloigné? Comment dois-je interpréter la précipitation qu'on a mise à éviter mes regards?

D'ARMANS.

Il est vrai, monsieur, ma femme et ma fille viennent de se retirer, et je ne sais moi-même dans quels termes je dois les excuser, car ma surprise, quoique plus calme, est peut-être égale à la leur. On m'apprenait aussi votre arrivée, mais j'étais loin d'attendre votre visite.

MARCEL.

Vous la recevrez pourtant.

D'ARMANS.

Monsieur...

MARCEL.

Vous la recevrez, vous dis-je!

RENNEVAL, bas à d'Armans.

Mon ami, de la discrétion: évitez maintenant sa présence, mon amitié veillera sur vous.

PERRIN, bas.

Venez, not' maître.

(Bruno revient furtivement.)

MARCEL, à part.

Ils la cacheraient en vain; elle ne m'échappera plus.

BRUNO, bas à Marcel.

Monsieur le principal, j'ai un rapport à vous faire.

MARCEL.

Attends.

(D'Armans et Perrin sont rentrés.)

## SCÈNE IX.

MARCEL, RENNEVAL, BRUNO, BAUDRY,  
UN HOMME qui observe, SOLDATS.

MARCEL, à Renneval.

Monsieur, disposez de mes gens, et donnez des ordres pour que la fête ne soit point retardée: il importe à mes desseins que le village se réunisse ici. Faites en sorte qu'on s'y rassemble.

RENNEVAL.

Vous serez obéi, monsieur.

MARCEL, à Baudry.

Placez des sentinelles autour de cette enceinte. (Renneval et Baudry sortent de la cour, et donnent des ordres sur la place. — A Bruno.) Nous sommes seuls... eh bien ?

BRUNO.

D'abord, pour commencer, tout le village c'est des mauvais esprits; y disent du mal de vous.

MARCEL.

Les principaux ?

BRUNO.

V'là la liste... ça commence par Jean Perrin.

(Ici Perrin ouvre la fenêtre et y parait.)

MARCEL.

On les fera taire... Ensuite ?

BRUNO.

Ensuite, quant à l'homme en question...

MARCEL.

Senneville ?

PERRIN, à part.

Y causent ensemble.

BRUNO.

J'mettrais ma main au feu que j'ai mis l'doigt dessus.

MARCEL.

Tu l'as vu ?

BRUNO.

Oui.

MARCEL.

Ici ?

BRUNO.

Chut !

PERRIN, à part.

Qu'est-ce qu'il dit ?

BRUNO.

Il est entré ce matin un pauvre chez M. d'Armans...

MARCEL.

Chez lui ?

BRUNO.

J'étais là... Ils l'ont caché chez eux.

PERRIN, à part.

J'n'entends rien.

MARCEL.

Son signalement ?

BRUNO.

Habit râpé.

MARCEL.

Son âge ?

BRUNO.

Cinquante ans; sa barbe, postiche; j'l'ai vu à l'oreille.

(Renneval s'est rapproché.—Baudry en avertit Marcel par un geste.)

MARCEL.

C'est assez.

(Perrin se retire.)

RENNEVAL.

Vos ordres sont donnés.

MARCEL.

J'en ai de plus importants à vous communiquer, monsieur; nous allons nous rendre chez vous. Je compte sur votre zèle et votre fidélité... je n'ai pas besoin de vous avertir que toute indiscretion, toute négligence dans vos devoirs seraient punies comme une trahison.

RENNEVAL, à part.

Que veut-il dire ?

MARCEL, à Baudry.

Baudry, faites entrer dans le village le reste des troupes. (A Bruno.) Suivez-nous. (A Renneval.) Je vous attends.

RENNEVAL.

Je suis à vos ordres.

(Ils sortent.—Perrin sort aussitôt de la maison, et les regarde aller.)

## SCÈNE X.

PERRIN, seul.

Y s'en vont tous ensemble... Bruno avec... et y z-ont chuchotté là... Coquin! je m'doutais ben que c'était eune mouche. Y a du danger, tout d'même, et j'sais ben à présent... C'est ça; l'pauvre, c'est pas un pauvre... j'l'ons vu; il est caché sous l'escalier... j'l'ons reconnu... Ça fait trembler. Quoiq' y faut faire? C' qui faut faire, jarni! faut que j' sois mouche aussi; mais pour l' bon motif: faut que j' voie tout, qu' j'entende tout; et si l' bon Dieu permet qu' Jean Perrin sauve un honnête homme...

## SCÈNE XI.

PERRIN, MARIANNE, puis D'ARMANS,  
M<sup>me</sup> D'ARMANS; SOLDATS, au fond; et  
L'HOMME qui observe.

MARIANNE, entrant vite.

Eh bien, mon cher Perrin ?

PERRIN.

Venez vite. (Les amenant avec précaution.) Y sont tous éloignés, y n'y a plus que nous ; écoutez, M. d'Armans, n'ayez pas peur de c' que j'vas vous dire, faut qu' ma conscience vous parle ; j' sais tout, j' l'ons r' connu !

MADAME D'ARMANS.

Grand Dieu !

D'ARMANS.

Malheureux !

MARIANNE.

Cela n'est pas !

PERRIN.

Si, cela est ! l' pauvre d' à c' matin, l'homme caché sous l'escalier, c'ti-la qu'on cherche dans l'village, c'est l' comte de Senneville.

D'ARMANS.

Perrin ! mon ami, mon bon serviteur, je vous offre toute ma fortune, je vous donne tout ce que je possède, ne le trahissez pas !

PERRIN.

Ah ! jarni ! monsieur d'Armans, qu'est-ce que vous dites là ? moi, trahir ! Oui, j'ai fait comme le sournois d' Bruno, je m'suis mis aux aguets, j'vous ons tretous suivis, et j'ai surpris le secret ; mais c'est pour le sauver et non pour le vendre, ce pauvre digne cher homme !

D'ARMANS.

Ah ! dès cet instant tu n'es plus notre serviteur, tu es notre ami, notre égal, tu deviens notre fils.

MARIANNE.

Mon bon Perrin ! que je t'embrasse aussi.

PERRIN.

Volontiers, c'est d'bon cœur. Mais jarni ! dans c' moment-ci, y n' s'agit pas d'tout d' ça ! votre homme est découvert, y n' peut plus rester là ; c' coquin de Bruno l'a vu.

MADAME D'ARMANS.

C'est lui ?

MARIANNE.

En effet.

D'ARMANS.

Le malheureux !

PERRIN.

Parlons tout bas.

MADAME D'ARMANS.

Il faut qu'il parte !

D'ARMANS.

Oui !

PERRIN.

Impossible ; tournez un peu la tête ; voyez-vous ce grand coqui. qui regarde la maison, et les soldats tout autour. On sait qu'il est cheux nous.

MADAME D'ARMANS, avec effroi.

Mon ami ! mon ami !

PERRIN.

Ne tremblez donc pas, j'ai d'quoi l'sauver.

D'ARMANS.

Toi !

MADAME D'ARMANS.

Ciel !

MARIANNE.

Le sauver ?

D'ARMANS.

Comment ?

PERRIN.

C'est difficile, mais c'est possible. J'n'ai pas le temps de m'expliquer... Ce pavillon, mon écurie, la p'tite trappe, l' bois tout au bout... mon plan est là ; écoutez seulement c'qu'i' faut faire : personne n'veut danser aujourd'hui sur la place, on refuse d' venir à la fête ; eh ben ! c'est tout le contraire ; y faut qu'on vienne, y faut qu'on danse, y faut qu'on s' divertisse ; plus on fera d' bruit, mieux ça vaudra. J' connais l'père Blondel, le joueur de marionnettes, un brave homme, j'en réponds. Il est ici, je n'vous dis qu'ça ; envoyez chercher tout l' village ; moi, j' vas chercher l' père Blondel. Confiance, confiance, not' bon maître, et j' vous répondons de tout.

D'ARMANS.

Mais quel projet...

MADAME D'ARMANS.

Mon ami, ne le retiens pas ; je ne sais quel espoir...

PERRIN.

C'est ça, c'est ça, not' bonne maîtresse. Oui ! oui ! confiance dans Jean Perrin, c'est p't-êt'e le ciel qui l'inspire. (A Marianne.) Marianne, envoyez les servantes, qu'on appelle tout l'village avec les tambourins.

MARIANNE.

J'y vais moi-même avec elles. (Appelant.) Thérèse ! Madeleine ! Thérèse !

PERRIN.

Vous, n' faites plus semblant de rien, laissez les portes ouvertes, et d' la gaité surtout ! Al-lons.

MARIANNE, aux servantes.

Venez, venez ; je vous dirai ce qu'il faut faire.

(Marianne, Perrin et les servantes sortent. — On voit déjà des groupes de paysans sur la place. — Ils entrent tous en courant, et emmenant des jeunes filles qu'ils rencontrent. — Bruno entre au milieu de tout ce mouvement.)

oo

## SCÈNE XII.

LES MÊMES, TOUT LE VILLAGE ; BRUNO, MARIANNE, PERRIN, revenant.

BRUNO.

C'est drôle, la porte est ouverte ; s'rait-y parti ?

(On entend déjà le tambourin et la musique villageoise. — Tout le village est rassemblé chez d'Armans.)

LARIGOLLE, entrant.

V'nez donc, vous autres... j'en suis sûr, j' vous dis qu'on va danser... c'est M. Renneval qui l'a dit... (Bas à d'Armans.) C'est Jean Perrin qui m'envoie.

MARIANNE, à madame d'Armans.

Madame... voyez, tout le village arrive.

PERRIN, accourant en sautant.

Allons... jarni! mes enfants! vive la joie!....  
ah! ah! ah! ah! te v'là, mon petit Bruno... al-  
lons, mon fils, d' la gaité! (Bas à tout le monde.)  
Défiez-vous de lui.

LARIOLLE, bas à d'Armans.

Soyez tranquille.... monsieur d'Armans....  
j' savons ce qu'y faut faire... (Criant.) Ho!  
hé!.... oh! hé!.... la barrique!.... les polichi-  
nelles!...

(On roule la barrique; on l'emène et on la place de-  
vant une des fenêtres de la maison de M. d'Armans;  
en la poussant, on enfonce la fenêtre et on brise les  
carreaux.)

MARIANNE.

Ah! vous brisez les vitres!

PERRIN, bas à Marianne.

C'est exprès.

LARIOLLE.

Pardon, excuse, not' bon monsieur.... c'est  
qu'on poussait trop fort.

D'ARMANS, à qui Perrin fait des signes.

Ce n'est rien, mes amis; demeurez là.

LARIOLLE.

Merci, not' bon monsieur.

(La danse commence. — Tout est en mouvement : c'est  
un bruit étourdissant sur la place. Un savoyard et sa  
femme dansent un pas de leur pays. — Tableau d'une  
foire de village, et au milieu du tapage une danse  
animée. — Tout-à-coup le tambour bat, et tout le  
monde s'arrête consterné. On s'écarte : M. Renneval en-  
tre, accompagné de Baudry et de soldats qui contiennent  
le peuple.)

### SCÈNE XIII.

LES MÊMES, RENNEVAL, BAUDRY, SOLDATS.

RENNEVAL, à d'Armans, un peu bas.

Un devoir rigoureux vient de m'être prescrit;  
on m'observe... si vous cachez quelqu'un, vous  
n'avez plus qu'un instant; je vais visiter votre  
maison.

(Il s'éloigne aussitôt.)

D'ARMANS, à part.

C'en est fait de nous!

BRUNO, à Baudry.

Qu'est-c' qu'y s' disent?

BAUDRY, de même.

Écoute... ça te regarde un peu.

(Roulement de tambour.)

PERRIN, bas à Marianne.

Regardez-moi tout-à-l'heure.

(Toute la foule forme cercle; Renneval est monté sur les  
marches de la maison-de-ville. Il ouvre et lit une pro-  
clamation.)

RENNEVAL, lisant.

« Habitants de ce village, l'autorité vient  
« d'être instruite qu'un homme poursuivi par  
« les lois... déjà condamné à mort, le comte  
« de Senneville... (mouvement général.) s'est in-  
« troduit dans ce village sous les habits d'un

« mendiant. Il vous est ordonné de le signaler à  
« la justice : une récompense est promise à  
« quiconque le livrera. »

(Mouvement d'indignation.)

BAUDRY.

Silence!

BRUNO.

Silence donc!

RENNEVAL.

« La loi punit de mort celui qui soustrait ou  
« recèle un criminel d'État... Si quelqu'un par-  
« mi vous lui a donné asile, qu'il le déclare...  
« (Murmure.) Vos habitations vont être visi-  
« tées... »

(Roulement de tambour. — Pendant la fin de cette procla-  
mation, Perrin et Lariolle font entrer, sans qu'on le  
voie, le comte de Senneville dans la barrique des poli-  
chinelles.)

MADAME D'ARMANS.

Notre heure est venue.

D'ARMANS, avec courage.

Il faut tenter un dernier effort.

MARIANNE, voyant Perrin, le doigt sur la bouche.

Ne bougez pas!

(Un peloton de soldats s'avance.)

RENNEVAL, s'approchant de M. d'Armans.

Il m'est enjoint de commencer par votre mai-  
son. ( On regarde Perrin, il fait signe de la tête que  
oui.) Voulez-vous m'accompagner?

MADAME D'ARMANS.

Va!

D'ARMANS.

Je m'en remets à la Providence.

BAUDRY, aux soldats.

Que personne ne sorte d'ici. ( Les soldats cernent  
la maison de plus près. — Un peloton se dispose à suivre  
le secrétaire. — Baudry, voyant que la barrique des poli-  
chinelles obstrue le passage : ) Éloignez donc cette  
barrique!

PERRIN.

Oui, mon bon monsieur, tout d' suite. Al-  
lons, vous autres, donnez-moi un coup d' main.

BRUNO.

J' vas vous donner un coup d' main aussi,  
moi, si vous voulez?

PERRIN.

Bien, ça, mon p'tit Bruno! aide-nous, mon  
garçon; t'es bon enfant, j' t'en réponds.

MARIANNE, bas à madame d'Armans.

Il y est caché.

MADAME D'ARMANS.

Mon Dieu!

(On roule la barrique dans laquelle le comte est caché; on  
la conduit et on la place devant le pavillon dont la porte  
est ouverte. — Dans ce moment, Renneval, d'Armans,  
Baudry et des soldats entrent dans la maison. — Le  
comte, sortant secrètement de la barrique, se précipite  
dans le pavillon, tandis que tout le peuple est tourné  
vers la maison, et madame d'Armans, le voyant sauvé,  
tombe à genoux.)

BRUNO, au milieu du théâtre.

Il est pris!

MADAME D'ARMANS, à genoux.

Il est sauvé!

ACTE SECOND.

TROISIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente la chambre à coucher de mademoiselle d'Armans. Au fond, un peu sur la droite, une fenêtre praticable. Un lit, une porte de côté, une autre petite porte masquée en face des spectateurs. Une toilette, un meuble de femme. Quelques sièges.

SCÈNE I.

MARIANNE, ensuite JEAN PERRIN.

(Il fait nuit.)

MARIANNE, entrant par la porte de gauche, avec un bougeoir allumé.

Il n'est pas encore revenu. La petite porte est toujours fermée, et l'on va venir; ils n'ont plus que la chambre de madame à visiter, avant d'arriver à celle-ci. Ils voudront sans doute descendre par là; comment prévenir Jean Perrin? Ah! le voilà!

(Jean Perrin entre avec précaution, mais vite, par la porte masquée.—Il tient une lanterne.)

PERRIN.

C'est vous, mam'selle Marianne?

MARIANNE.

Oui; eh bien?

PERRIN.

Chut! où sont-ils?

MARIANNE.

Chez madame.

PERRIN.

Est-on déjà entré ici, chez mam'selle?

MARIANNE.

Pas encore, mais ils vont venir.

PERRIN.

Quand y voudront; à présent j'les attends de pied ferme.

MARIANNE.

Ah! il a donc pu sortir du pavillon, gagner le bois, s'échapper?

PERRIN.

Laissez donc! vous badinez! est-ce qu'on peut passer comme ça d'avant plus d' cinq cents personnes, pendant qu'on visite la maison, pendant qu' tout l' monde est sur pied?

MARIANNE.

Mon Dieu! qu'est-il donc devenu? qu'en as-tu fait?

PERRIN.

C' que j'en ai fait? j' l' ai si ben caché, si ben muqué dans un p' tit coin, qu' à moins qu' le diable en personne ne s'en mêle, c' coquin d' Bruno lui-même ne l' démucherait point.

MARIANNE.

Encore ici!

(On ouvre la porte précipitamment.)

PERRIN.

Taisons-nous!

(Mademoiselle d'Armans entre précipitamment.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, M<sup>lle</sup> D'ARMANS.

C'est moi!

MARIANNE.

Mademoiselle!

MADemoiselle d'ARMANS, montrant du doigt la porte masquée.

Où est-il?

PERRIN.

En sûreté.

MADemoiselle d'ARMANS.

Vous le croyez?

PERRIN.

J'en réponds.

MADemoiselle d'ARMANS.

Ah! mon père, mon père! on vient, on me suit, paraissez calme. Marianne, un peu d'eau, le cœur me manque.

(Marianne verse de l'eau dans un verre et le lui donne; elle en boit quelques gouttes en s'asseyant.)

PERRIN, derrière elle vite et bas.

Pour Dieu! mam'selle, n'ayez pas peur; dans l' pavillon, sous la petite trappe, tout près du bois; c'est monsieur votre père lui-même qui m'a dit de le mettr' là, jusqu'à...

MARIANNE.

Les voici!

(Perrin reprend le verre des mains de mademoiselle d'Armans qui se lève, et va le remettre sur la toilette.— Madame d'Armans entre précipitamment, sa fille la fait asseoir.— M. d'Armans paraît avec calme; il introduit Renneval que suit Baudry avec quatre soldats et un brigadier.)

SCÈNE III.

M. M<sup>me</sup> et M<sup>lle</sup> D'ARMANS, RENNEVAL, BAUDRY, MARIANNE, JEAN PERRIN, SOLDATS.

MADemoiselle d'ARMANS, bas à sa mère qu'elle fait asseoir.

Rassurez-vous.

D'ARMANS.

Messieurs, il ne vous teste plus à visiter que

cette chambre; je vous prie de l'épargner, c'est l'asile de ma fille.

BAUDRY.

Nous avons la certitude que le comte de Senneville est chez vous; des raisons frivoles ne nous détourneront point de notre devoir. (Se tournant vers les soldats.) Ici, comme ailleurs, cherchez!

RENNEVAL.

J'ose moi-même vous assurer...

BAUDRY.

Je ne vous consulte pas.

(On cherche partout.—Perrin s'approche de d'Armans.)

PERRIN, bas à d'Armans.

Y peuvent aller.

BAUDRY, observant tout le monde en silence, et surprenant un regard de mademoiselle d'Armans vers la porte masquée.

Où cette porte conduit-elle? j'aperçois un escalier.

(Il l'ouvre.)

D'ARMANS.

Cet escalier conduit au jardin; il n'a pas d'autre issue.

RENNEVAL.

Vous avez placé vous-même des factionnaires autour du mur qui lui sert d'enceinte.

BAUDRY, à part.

Se serait-il évadé! (Se tournant avec humeur.) C'est assez.

(Les recherches cessent.)

MADAME D'ARMANS, en tremblant et se levant.

Vous voyez, monsieur...

BAUDRY.

Je vois qu'on m'en impose, mais vous serez surveillés.

RENNEVAL.

Je vous félicite, monsieur d'Armans, de n'avoir point encouru la terrible sévérité des lois. Notre pénible ministère est enfin terminé; que le calme renaisse dans votre asile. Daignez m'excuser, madame; vos alarmes, je l'espère, ne se renouvelleront plus. (A Baudry, d'un ton ferme.) Nous devons nous retirer, messieurs.

BAUDRY.

Je rendrai compte de la conduite de chacun. (Au brigadier.) Passez de ce côté.

(Il indique la porte masquée.)

PERRIN, prenant sa lanterne.

J'vas conduire ceux-là, monsieur.

MARIANNE.

Je vais vous éclairer, monsieur Renneval.

(Renneval tend la main à d'Armans, et la lui serre avec expression. Le brigadier sort avec deux soldats et Perrin, par la porte masquée.—Renneval, Baudry, et les autres soldats sortent par l'autre porte avec Marianne.—Au moment où ils sortent, mademoiselle et madame d'Armans saisissent chacune une main de d'Armans et se pressent contre lui.)

SCÈNE IV.

M. et M<sup>me</sup> D'ARMANS, M<sup>lle</sup> D'ARMANS; et, peu après, PERRIN et MARIANNE.

MADAME D'ARMANS.

Mon ami!

MADMOISELLE D'ARMANS.

Mon père!

D'ARMANS.

Oh! mon Dieu! je vous remercie; jusqu'à présent mon courage ne m'a point abandonné. Ah! conservez-le moi, vous devez protéger mon ouvrage.

(On entend le tambour de fort loin, et en même-temps, sur la place, le bruit des patrouilles et le cri des sentinelles.—*Qui vive!* — *Caporal de ronde.*)

MADAME D'ARMANS.

Écoutez!

(Mademoiselle d'Armans court à la fenêtre et regarde.)

D'ARMANS.

Est-ce un nouveau danger?

MADMOISELLE D'ARMANS.

On relève les sentinelles, on les double autour de la maison.

D'ARMANS.

Et du côté du pavillon?

MADMOISELLE D'ARMANS.

Je n'en vois pas.

(Jean Perrin revient d'un côté et Marianne de l'autre.)

PERRIN.

Y sont partis, grace au ciel! nous en v'là débarrassés.

MARIANNE.

J'ai fermé toutes les portes, il n'y a plus que nous dans la maison.

MADAME D'ARMANS.

Maintenant, mon ami, qu'allons-nous faire? le malheureux est encore ici; les regards sont fixés sur nous, pourrions-nous échapper à leur loi sanguinaire?

D'ARMANS.

Je l'ignore, je l'espère à peine. Ne songeons qu'à remplir le plus sacré des devoirs.

MADAME D'ARMANS.

Mais ton péril... notre danger...

MADMOISELLE D'ARMANS.

Ma mère!.. (Jetant ses bras autour du cou de son père.) Nous aurons bien la force de mourir avec lui. S'il faut payer de notre sang une action noble et généreuse, qu'ils appellent un crime, nous monterons avec orgueil sur l'échafaud qui donne l'immortalité.

MADAME D'ARMANS.

Quelle image oses-tu me présenter!

D'ARMANS, la serrant sur son cœur.

Ma fille! il sera sauvé, tes vœux seront remplis, je te le jure, ou nos bourreaux me verront marcher sans trembler au martyre.

MADemoiselle d'ARMANS.

Avec moi ! avec moi ! (A madame d'Armans qui fond en larmes.) Ne pleurez pas, ma mère ; Ferdinand nous a précédés.

MADAME d'ARMANS.

Épouvantable prédiction !

PERRIN, tirant par derrière l'habit de d'Armans.

Not' maîte, not' maîte, le temps presse, il est caché là-bas.

D'ARMANS.

Il faut agir, écoutez-moi. Le comte ne peut rester ici, il faut qu'il parte cette nuit même ; mais, pour fuir, il lui faut un guide... je le serai.

MADAME d'ARMANS.

Toi !

MADemoiselle d'ARMANS.

Ciel !

D'ARMANS.

Nul autre ne doit remplir cette mission périlleuse, l'honneur m'en appartient. En arrachant de nos mains quelques-unes des pierres du petit mur qui nous sépare du bois, il nous sera facile de nous y glisser sans être aperçus. Je connais les détours, les sentiers ; la nuit est sombre, deux heures nous suffiront pour atteindre la ferme du Chêne-Vert.

MADemoiselle d'ARMANS.

Si loin !

D'ARMANS, à sa femme.

Pardonne-moi, chère amie, si j'estime assez ton frère pour avoir choisi son asile ; je laisserai le comte sous sa garde.

MADemoiselle d'ARMANS.

Il sera sauvé !

D'ARMANS.

Et si le ciel permet que nous réussissions, long-temps encore avant le jour je serai revenu près de vous. (A sa femme qui fait un mouvement.) Ma chère amie, n'oppose rien à ma résolution.

MADemoiselle d'ARMANS.

Si nous pouvions vous aider ?...

D'ARMANS.

Non, Perrin seul m'accompagnera dans le pavillon. Ici, le plus profond silence.

MADAME d'ARMANS.

Nous ne saurons donc pas...

PERRIN.

Si fait, madame.

D'ARMANS.

Un signal vous apprendra notre fuite.

MADemoiselle d'ARMANS.

Un signal ?

D'ARMANS.

Le couvre-feu sonnera ce soir une heure plus tard que de coutume, à cause de la fête ; ce sera l'instant...

(Toutes les deux lui saisissent les mains.)

MADAME d'ARMANS.

C'est dans une heure.

D'ARMANS.

Hâtons-nous.

PERRIN, tirant des pistolets de sa poche.

Oui, monsieur ; dans ces occasions-là, voyez-vous, y fait bon d'être armé, v'là nos pistolets de poche.

D'ARMANS.

J'en ai pris de plus sûrs, garde-les si tu veux.

PERRIN.

Merçi, j'aurai aussi mon gourdin.

(Il remet les pistolets dans sa poche.)

D'ARMANS.

Veillez en silence, que les lumières disparaissent. Toi, ma fille, par cette fenêtre, observe.

PERRIN.

Si y s' passe queuque chose, venez nous l' dire.

MADemoiselle d'ARMANS.

J'y veillerai.

D'ARMANS.

Adieu.

MADAME d'ARMANS, se jetant dans ses bras.  
Mon ami !

MADemoiselle d'ARMANS.

Mon père !

(Il les embrasse toutes les deux en les tenant dans ses bras. — Pendant ce temps, Perrin allume sa lanterne sourde.)

D'ARMANS.

Ne tremblez pas ! (Les embrassant.) Adieu ! adieu !

(Ils sortent tous les quatre par la porte de l'escalier du jardin. — Aussitôt qu'ils ont disparu, quelqu'un, au dehors, pousse la fenêtre qui est demeurée entr' ouverte, et passe la tête. — C'est Bruno.)

oo

SCÈNE V.

BRUNO, seul.

Tiens ! où vont-y donc par là tous les quatre ? Jean Perrin est avec... C'est suspect... Si j'osais... Hasardons... (Il entre.) Où qu'ça mène ? Y descendent l'escalier ; Madame embrasse Monsieur... Oh ! par exemple ! elle embrasse aussi Jean Perrin ! En v'là t-y une fameuse ! Ah çà ! y vont donc partir ? on ouvre une porte ; tiens ! c'est l' jardin ! Y faut qu' j'aille dire ça ben vite à... Que j' suis bête ! lui qui veut v'nir c'te nuit sans qu'on le voie. Si j'prenais c'te clé, ça d'viendrait ben facile, rien qu'un p'tit mur de jardin, crac, la porte ouverte, le v'là chez Mam'selle ! Eh vite, vite ! (Il ôte la clé qui est sur la porte.) Les deux hommes en campagne, la mère et la demoiselle seules, v'là eune fière découverte ! j' dis qu' ça s'ra ben payé. Bon ! l'jardin reste ouvert. V'là les dames qui r'montent ; décampons, nous r'viendrons.

(Il se sauve par la fenêtre et la referme tout contre, comme elle était. — Madame et mademoiselle d'Armans reviennent. — Celle-ci ne fait que pousser la porte de l'escalier dérobé.)

## SCÈNE VI.

M<sup>me</sup> et M<sup>lle</sup> D'ARMANS.

MADEMOISELLE D'ARMANS.

Ma mère, pourquoi faut-il que nous ne puissions partager leurs périls? Ils vont braver la mort, et nous...

MADAME D'ARMANS.

Ma fille, notre sort est d'obéir, et notre courage de souffrir. L'heure du danger s'approche, exécutons les ordres de ton père, ses jours peut-être en dépendent. Renfermons-nous, du silence, et prions avec ferveur, en attendant le signal, et jusqu'au retour de mon époux.

MADEMOISELLE D'ARMANS.

Hélas! oui, ma mère! (Montrant la fenêtre.) En même temps, j'observerai.

MADAME D'ARMANS.

Adieu!

MADEMOISELLE D'ARMANS.

Adieu!

MADAME D'ARMANS.

Veille attentivement, ne pense qu'à ton père, et ne prie que pour lui.

(Elles s'embrassent en fondant en larmes et se séparent.)

## SCÈNE VII.

M<sup>lle</sup> D'ARMANS, seule.

Qu'il me tarde d'entendre le signal! Je ne sais, tout-à-l'heure j'avais plus de courage!... Ma pauvre mère! « Ne prie que pour ton père! » a-t-elle dit... Quel frisson saisit mon cœur! quel effroi, quelle terreur j'éprouve! Ces derniers mots seraient-ils un pressentiment de mort? Hélas! cette nuit terrible doit-elle se terminer comme celle où j'ai prié pour Ferdinand? Le lendemain!... (Tombant à genoux.) O mon Dieu! mon Dieu! soyez moins cruel pour mon père!

(Elle reste à genoux, le front baissé, priant avec ferveur.

— La tête de Bruno se montre de nouveau à la fenêtre.

— Un instant après, la porte masquée s'entr'ouvre, Marcel s'y montre, il avance quelques pas, considère mademoiselle d'Armans en prière, fait signe à Bruno de se retirer, et celui-ci disparaît.)

## SCÈNE VIII.

MARCEL, M<sup>lle</sup> D'ARMANS.

(Demi-jour au théâtre.)

MADEMOISELLE D'ARMANS, priant.

Je ne puis écarter ce souvenir de mon cœur, il s'attache à ma vie, il s'anime avec moi, c'est mon ame tout entière! Justice divine, le monstre est revenu vers nous, ne lui donne pas l'autre victime! N'est-il pas temps de faire tomber ta malédiction et ta foudre sur le bourreau de mon pays? n'est-il plus une main qui soit digne de

se lever pour la patrie? Mon époux, mon père, tant de victimes! O mon Dieu! (en se prosternant davantage.) si tu faisais descendre un de tes regards sur une faible femme!

MARCEL, qui la regarde et l'écoute.

Que ferait-elle?

MADEMOISELLE D'ARMANS, se retournant sans se lever.

Ah!!!

(Elle reste à genoux comme pétrifiée.)

MARCEL.

Que penses-tu de la protection que tu demandes? est-ce de moi que tu en attendais? Tu ne peux douter, fille implacable, que pour tout autre que toi cette prière criminelle ne fût un arrêt de mort? Mais tu peux me braver; il y a pour moi du charme dans ta haine. Ne crains rien, mon amour que ta fureur excite te protège contre ta folie. Lève-toi! (Il la relève, elle obéit machinalement et comme anéantie.) Tu m'appartiens! (Il passe derrière elle, pose son chapeau sur la toilette, et s'assied dans le fauteuil qui est à sa gauche.) Tu m'écoutes donc enfin?... Sais-tu que ta conquête est le seul plaisir que l'amour m'ait donné? Tes dédains ont porté mes desirs jusqu'au transport! Tu t'es rendue par eux d'un prix inestimable! J'avais juré de triompher!... Je n'oserais te dire les victimes que tu aurais coûtées!... Tu trembles, approche-toi, tu peux me rendre généreux. Combien veux-tu de grâces? Parle; je condamne et j'absous!

(Mademoiselle d'Armans le regarde, et retire brusquement sa main.)

MADEMOISELLE D'ARMANS.

Quelle puissance infernale l'a conduit auprès de moi? Dispose-t-il aussi du pouvoir de l'enfer? ne suis-je plus chez mon père?... Ma mère!...

MARCEL, se levant avec précipitation.

Garde-toi d'appeler, tu t'en repentiras trop! Un seul cri, et je me venge!

MADEMOISELLE D'ARMANS, à elle même.

Il est vrai, si j'appelle je les trahis, je les livre!... Mon père! Si j'entendais le signal!

(Elle écoute.)

MARCEL.

Ton silence prouve que tu m'as compris; allons, cède à la force qui te domine, tu ne peux plus m'éviter, remets-toi de ta frayeur! La nuit commence à peine, on ne la troublera point.

MADEMOISELLE D'ARMANS, bas.

Protégez-moi, mon Dieu, jusqu'à l'heure du signal!

MARCEL, la faisant asseoir et s'asseyant près d'elle.

Sais-tu que je t'aime encore plus qu'à l'instant où je t'ai quittée? J'aurais pu t'oublier, mais tu m'avais accablé de trop d'injures, tu m'avais montré trop de haine; et l'on ne me résiste jamais impunément.

MADEMOISELLE D'ARMANS.

Pouvais-je commander à mon indignation?...



Cet amour si funeste obligeait-il mon cœur à rompre ses premiers nœuds? devais-je aussi commettre un crime?...

MARCEL.

Que m'importe! je t'aimais, je n'ai jamais renoncé à toi. Tu vois déjà quelle est la force de ma volonté; apprendis aussi ce que je peux. C'est pour toi que j'ai quitté les rênes du pouvoir; c'est pour toi que j'ai pris cette mission qui me rend maître du sort de tous les tiens. Je connais ta famille; je prévoyais que ton père se rendrait coupable: il a secondé mes vues, il a rempli mon désir. Le fugitif que je poursuis s'est réfugié chez lui... je le sais... j'en ai la preuve... tu l'as reçu toi-même ce matin; il est encore ici, vous le cachez en vain; je le trouverai si je le veux, et tu connais la terrible loi... Ton père, ta mère, toute ta famille...

MADemoiselle D'ARMANS, avec horreur.

Ah!

MARCEL, froidement.

Tu te rappelles Ferdinand... Leur sort dépend de toi.

MADemoiselle D'ARMANS, se levant.

Infâme!... (A part en retombant assise.) L'instant du signal approche... patience, patience, mon Dieu!

MARCEL, avec un sourire.

A la bonne heure; tu vois que je n'use pas de violence. Veux-tu racheter leurs jours?... Tant de femmes sont venues à mes genoux solliciter des grâces et ne les ont pas obtenues; je t'en accorde, à toi... (se levant avec vivacité.) pour un instant de bonheur.

MADemoiselle D'ARMANS, se jetant précipitamment à genoux.

Grâce! grâce!

MARCEL, la regardant à ses pieds.

Comment!...

(Il regarde autour de lui.)

MADemoiselle D'ARMANS, à genoux, écoutant, bas. Je n'entends rien.

MARCEL.

Qui te fait trembler?

MADemoiselle D'ARMANS.

Le froid de la mort qui s'empare de mon cœur... par pitié! par pitié!...

MARCEL.

Qu'espères-tu?

MADemoiselle D'ARMANS.

Laissez-moi demander pardon à Dieu de donner ma vie pour mon père.

MARCEL.

Que ton effroi te rend belle!...

MADemoiselle D'ARMANS.

Le signal, mon Dieu! le signal!

MARCEL.

Que dis-tu?... ta prière?... diffère-la...

(La cloche du couvre-feu se fait entendre.)

MADemoiselle D'ARMANS, s'arrachant de ses mains avec un cri de triomphe.

Ah! ils partent!... Monstre! je puis te braver maintenant! je ne crains plus ta fureur! tes victimes t'échappent, je ne les rachèterai point par l'infamie!...

MARCEL.

Ils m'échappent! trahison!... Je cours les chercher moi-même, tu les verras demain sur l'échafaud!...

MADemoiselle D'ARMANS, courant et se plaçant devant la porte.

Arrête! tu ne sortiras pas d'ici que Dieu ne les ait sauvés!... Vois maintenant si je tremble!

(Trois coups de pistolet partent. — Cris, tumulte.)

VOIX, à l'extérieur.

Arrêtez! arrêtez! arrêtez!

MADemoiselle D'ARMANS.

Ciel! je me meurs!

(Le bruit redouble. — Accourent à-la-fois, et en même temps, Perrin par le petit escalier, Bruno par la fenêtre qui s'ouvre violemment, et par la porte de droite madame d'Armans d'abord, et peu après monsieur d'Armans, amené par les soldats; Baudry, Marianne, Thérèse et Madeleine.)

### SCÈNE IX.

LES MÊMES, M<sup>me</sup> D'ARMANS, JEAN PERRIN, BRUNO, et ensuite M. D'ARMANS, BAUDRY, MARIANNE, LES SERVANTES et HUIT SOLDATS.

MADAME D'ARMANS, entrant la première.

Ma fille! ma fille! Que vois-je?...

(Elle court à sa fille qui est tombée sur un fauteuil.)

BRUNO, à Marcel.

N'ayez pas peur; ce sont eux qui fuyaient. On en a un.

PERRIN, à madame et mademoiselle d'Armans.

Nous sommes perdus... Le comte a fui; mais votre père s'est dévoué pour le sauver: c'est lui qui a fait feu le premier.

MADAME D'ARMANS.

Mon époux!...

DES CRIS.

Le voilà! le voilà!

(Des soldats conduits par Baudry amènent d'Armans par la porte de droite. — Marianne, Thérèse et Madeleine ont suivi d'Armans. Aussitôt que d'Armans est entré, madame et mademoiselle d'Armans se sont jetées dans ses bras.)

MADAME et MADemoiselle D'ARMANS.

Mon père! — Oh! mon ami!

D'ARMANS.

Je n'ai point de regrets, je dois bénir le ciel: j'ai rempli ma noble tâche... Monsieur, vous n'aurez que nous pour victimes.

MARCEL, à Baudry.

Où avez-vous saisi ce traître?

BAUDRY.

A l'entrée du bois qui touche sa maison. Il

protégeait la fuite du comte de Senneville : il a fait feu sur nous.

MARCEL.

Il le paiera de sa tête. Faites arrêter sur-le-champ toute la famille de cet homme : il doit avoir des complices.

D'ARMANS.

Des complices pour une action généreuse ! C'est à vous d'en avoir pour me faire condamner.

MARCEL.

Vous le serez. ( A Baudry. ) Que le village entier soit mis en surveillance ; que la loi s'arme de toute sa rigueur. S'il m'échappe un seul coupable, vous m'en répondrez. Vous viendrez chercher mes ordres dans une heure.

( Il sort. — Deux soldats le suivent, ainsi que Bruno. )

D'ARMANS.

Mon amie, mon enfant, ce n'est plus l'instant des pleurs ; c'est celui du courage ! Si les satellites de ce bourreau nous traînent au supplice que seul j'ai bravé, levons ensemble nos regards vers le ciel. Dieu nous recevra dans son sein.

( Un cri de pitié et d'horreur se fait entendre. )

MADemoiselle D'ARMANS.

Je ne vous quitte pas !

MADAME D'ARMANS.

Je te suis !

BAUDRY.

Marchez !

( Toute la famille sort au milieu des soldats, par la porte de droite. )

## QUATRIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente une salle du rez-de-chaussée de la maison-de-ville. A droite du spectateur, une grande porte servant d'entrée à la salle d'audience. A gauche, au deuxième plan, une porte vitrée donnant dans l'appartement occupé par Marcel. Au fond, une porte ouvrant donnant sur un vestibule. Un bureau, des fauteuils et des banquettes.

### SCÈNE I.

BAUDRY, et peu après BRUNO.

BAUDRY, sortant de l'audience et tenant plusieurs papiers.

Midi ! ils n'en sont encore qu'au dossier des charges... ils procèdent bien lentement ! de ce train-là, nous n'expédierions pas le jugement aujourd'hui. Il faut hâter cela.

( Il s'assied au bureau et sonne. Bruno entre aussitôt. )

BRUNO, entrant vite.

On y va. ( Il va pour entrer dans le cabinet, voit Baudry, et s'arrête. ) Tiens ! c'est monsieur Baudry ! j' croyais qu' c'était l' patron.

BAUDRY, prenant des notes.

J'ai des ordres pressés à te donner ; tous nos gens sont en fonction. Tu nous serviras de coureur et d'huissier.

BRUNO.

Merci, à vot' service, monsieur Baudry, pourvu qu' les émoluments s'en suivent.... ( A part. ) C' coquin-là m'en chipe la moitié.

BAUDRY.

J'espère que tu fais joliment ta bourse ?

BRUNO.

Tiens ! j' rends des services... ( Baudry continue à prendre des notes. ) A propos d' services, M. Baudry, d' quel endroit sont donc les juges qui sont arrivés c' matin, et qui sont d'ja en séance dans c' te salle ?

BAUDRY.

Du chef-lieu.

BRUNO.

Bah ! c'est l' tribunal du chef-lieu qu'est là

pour juger tous ceux qu' vous avez arrêtés hier au soir ?

BAUDRY.

Sans doute.

BRUNO.

C'est drôle ; y a, ma fi, ben six lieues ! Il a marché vite, tout d' même, l' tribunal.

BAUDRY.

Imbécile ! on l'a fait venir en poste.

BRUNO.

Ah ! c'est vrai ; j'ai vu la voiture, eune patache... Ah çà ! mais, monsieur Baudry, pardon si j' dis eune bêtise, y m' semblait que c'étaient les coupables qu'on m'nait d'vant l' tribunal, et non pas l' tribunal qui v'nait trouver les coupables.

BAUDRY.

Dans les cas ordinaires ; mais tu vois bien qu'ici le cas est exceptionnel ; c'est un tribunal d'urgence.

BRUNO.

Ça veut dire pressé ?

BAUDRY.

Jugement, condamnation, exécution, tout se fait en quelques heures.

BRUNO.

Y a pas d'appel ?

BAUDRY.

Parbleu ! je le crois bien ; ou n'en finirait pas.

( Il met en ordre les papiers qu'il tient. )

BRUNO, à part.

J' suis pas fâché qu' ça s'arrange comme ça, parc' que Jean Perrin, qui m'a promis eune ra-

clée, si y sortaient d'leux mains, n'aura pas l' temps de m' la donner.

BAUDRY.

Écoute.

BRUNO.

Me v'là.

BAUDRY.

Tu connais tous les habitants du village.

BRUNO.

Pardi ! j'en suis.

BAUDRY.

Prends avec toi deux soldats, cela donne de l'importance... (Lui donnant une liste.) Rends-toi chez tous ces gens-là... Tu sais lire ?

BRUNO.

Un peu... Faut les arrêter ?

BAUDRY.

Non : tu les inviteras seulement à se transporter de suite au tribunal, pour y être entendus comme témoins à charge dans l'affaire d'Armans, Dumont...

BRUNO.

Jean Perrin...

BAUDRY.

*Et cætera.* Si quelqu'un fait résistance..... (Bruno fait le geste d'empoigner.) Dépêche-toi ; il ne faut pas que l'affaire éprouve le moindre retard : le patron se fâcherait.

BRUNO.

J' cours.

BAUDRY.

Tu feras entrer ces nouveaux témoins par la petite porte de la cour ; elle donne dans la salle d'audience.

BRUNO.

¶ Dix minutes, y s'ront là. L' patron n'a pas besoin d' moi ?

BAUDRY.

C'est pour lui que tu cours... Va.

BRUNO.

Deux soldats ! quel honneur ! c'est dit : ça va êt'e fait.

(Il sort.)

SCÈNE II.

BAUDRY, seul.

Ce drôle fera son chemin : faux, rampant, flatteur, méchant et lâche ; il a toutes les qualités pour parvenir... S'il était moins rustre, je le craindrais auprès du chef ; mais il est trop stupide. Allons chercher les ordres... Le voici. (Marcel sort de son cabinet.—Son teint est pâle ; il paraît abattu.)

SCÈNE III.

MARCEL, BAUDRY.

MARCEL, sans voir Baudry.

Encore une nuit affreuse ! Combien de temps

pourrai-je lutter contre le mal qui me dévore?... Il est mortel, je le sais...

BAUDRY, à part.

Ce n'est point une erreur ; chaque jour sa santé s'altère.

MARCEL.

Écartons cette horrible idée!... On verra qu'il me reste encore quelques jours de pouvoir. J'en profiterai, du moins !

BAUDRY, s'avançant vers lui.

Monsieur...

MARCEL, brusquement.

Que me veut-on ? (Voyant Baudry.) Ah ! c'est vous, Baudry.

BAUDRY.

J'allais entrer chez vous pour prendre vos ordres, et m'informer si la crise de cette nuit n'avait pas eu de suites fâcheuses.

MARCEL, avec humeur.

Non, je me sens bien.

BAUDRY.

Cependant, la pâleur...

MARCEL.

J'ai travaillé long-temps. La fatigue sans doute... Que fait-on au tribunal ? L'affaire avance-t-elle ? Je veux le jugement dans une heure.

BAUDRY.

On interroge les accusés. On va tout-à-l'heure entendre les témoins.

MARCEL.

Des témoins ? pourquoi faire ?

BAUDRY.

Pour la forme ; le président les a demandés. Voici la liste des prévenus.

MARCEL.

Je n'en vois que cinq.

BAUDRY.

On n'en a pas trouvé d'autres. Je viens vous demander quels sont ceux qu'il faudra condamner ?

MARCEL.

Tous.

BAUDRY, près de sortir.

Il suffit.

MARCEL.

Attendez. (Il reprend la liste. — Réfléchissant.) J'arriverai mieux à mon but en partageant. (Il prend la plume et fait une marque.) Lui seul aujourd'hui. (Il rend la liste à Baudry.) Je change d'avis : le premier seulement.

BAUDRY, surpris.

Comment ! d'Armans !

MARCEL.

Oui ; les autres pour demain.

BAUDRY.

J'aurais cru qu'il valait autant... mais j'ignore votre motif ; je crains seulement...

MARCEL.

Quoi ?

BAUDRY.

Ce d'Armans est aimé dans ce pays. J'ai sur-

pris quelque rumeur. Croyez-vous qu'il soit prudent...

MARCEL.

Portez mes ordres au tribunal.

BAUDRY.

Il obéira... mais...

MARCEL.

Mais!... on n'osera pas lever la tête... je veux!... Allez, qu'on en finisse!

( Baudry entre dans la salle à gauche. )

SCÈNE IV.

MARCEL, seul.

On hésite déjà quand je commande ; on balance à frapper quand je désigne un coupable. Soupçonnent-ils que le pouvoir peut s'échapper de mes mains ? la terreur que je leur inspire toucherait-elle à son terme ? On me résiste!... Que serait-ce s'ils savaient ce que j'endure et quelles angoisses je dévore ! Mon visage a décelé ma faiblesse ; ce Baudry semble avoir surpris le secret de ma souffrance. Ah ! dérobons-leur bien le mal qui me déchire ! Plus mes forces s'éteignent, plus mon esprit doit s'armer d'une énergie nouvelle. Ils tremblent, ils se prosternent devant moi ; mais s'ils me savaient mourant, ils m'achèveraient peut-être... Qu'ils apprennent sur-le-champ que je n'ai rien perdu de ma volonté de fer ! Ils me détestent, qu'ils me craignent!... Je mettrai entre eux et moi, pour rempart, l'échafaud. (Renneval entre précipitamment, et s'arrête tout-à-coup à la vue de Marcel ) Encore cet homme!

SCÈNE V.

MARCEL, RENNEVAL.

RENNEVAL.

Le voici donc. (Il s'avance, en cherchant à contenir son indignation.) Monsieur, un tribunal choisi par vous, arrivé cette nuit, pour juger, dit-on, l'homme le plus estimé de ce village et ses prétendus complices, exerce en ce moment un pouvoir qui nous était inconnu. Est-ce aussi par votre ordre qu'il est assemblé ?

MARCEL.

Oui, monsieur : d'où vient votre surprise ?

RENNEVAL.

Eh quoi ! prétendriez-vous donc faire ouvrir les débats avant que l'accusé ait pu choisir un défenseur ?

MARCEL.

Cette formalité n'est pas indispensable.

RENNEVAL.

Qu'osez-vous dire ? vous exercez vous-même des fonctions de magistrat, et vous ne songez pas que le droit de la défense est sacré ?

MARCEL.

On ne l'a point interdit au prévenu ; il pouvait demander un avocat.

RENNEVAL.

Eh ! dans quel moment ? Arrêté au milieu de la nuit, arraché des bras de sa famille, jeté comme un malfaiteur dans un obscur cachot, a-t-il eu même le temps de rappeler ses esprits ?

MARCEL.

C'est sur un fait réel et non sur un point de droit que le tribunal est appelé à prononcer ; d'Armans, mieux que tout autre, saura plaider sa cause : d'ailleurs, s'il est coupable un avocat ne saurait le sauver, et s'il est innocent il n'en a pas besoin.

RENNEVAL.

Quel discours ! a-t-il pu sortir de la bouche d'un des organes du pouvoir ! Quoi ! vous voulez qu'un malheureux, sous le poids d'une accusation capitale, trouve assez de sang-froid, de présence d'esprit, de courage, pour repousser lui-même, avec discernement, des préventions perfidement combinées, que la délation et la haine auront rassemblées contre lui ? Quoi ! lorsque arrêté tout-à-l'heure, encore dans le trouble et le désordre de ses sens, on le traîne devant un tribunal inconnu, il sera jugé sur son trouble même, condamné sur une réponse imprudente, envoyé à la mort par une sentence dictée, peut-être, par son accusateur !

MARCEL.

Monsieur ! ce langage...

RENNEVAL.

Ce langage vous étonne ! vous ne l'avez jamais entendu, sans doute ! c'est celui d'un magistrat qui respecte son devoir, et, pour l'honneur de l'humanité, tous ceux qui portent ce titre devraient le faire entendre. Au nom du ciel, révoquez des ordres dont la justice s'indigne ; ne forcez pas des malheureux à vous dire que ce n'est point devant des juges qu'on les traîne, mais devant des bourreaux !

MARCEL, avec colère.

Qui l'oserait répéter ? Prenez garde vous-même!... vous abusez étrangement, monsieur, des droits que vous donne votre place.

RENNEVAL.

J'étais fier de l'occuper tant que j'ai cru pouvoir y être utile à mes concitoyens ! mais, puisqu'il ne m'est plus permis d'y faire entendre la voix d'un homme de bien, j'y renonce, je l'abandonne, je redeviens libre, je reprends la noble profession que l'âge m'avait fait abandonner. Je suis avocat, monsieur, et je réclame, à l'instant même, un droit bien dangereux, mais plus honorable encore.

MARCEL.

Un droit ? quel est-il ?

RENNEVAL.

Les juges ont pris place, l'accusé va paraître devant eux ; je vais me mettre à ses côtés.

MARCEL.

A quel titre ?

RENNEVAL.

A titre de défenseur... Innocent à mes yeux, c'est un ami que je vais défendre, c'est un père de famille honorable, adoré, que je vais disputer à la mort ; jamais une cause plus belle n'aura mieux inspiré ma conscience ; je la plaiderai du moins avec franchise et courage.

MARCEL.

Songez, monsieur, quelle terrible responsabilité...

RENNEVAL.

Je l'accepte... Si le ciel seconde mes efforts, si j'arrache une victime au supplice que lui préparent ses ennemis, je lis dans vos regards quelle sera ma récompense : l'échafaud.... Je cours le mériter.

(Il sort, et entre dans la salle d'audience.)

SCÈNE VI.

MARCEL, puis BRUNO.

MARCEL, le suivant des yeux.

Quelle audace! (Tirant ses tablettes.) Renneval... (Écrivant.) Je n'oublierai pas ce nom.

(Bruit au fond.—Bruno accourt, poursuivi par des paysans; les gardes qui veillent à la porte le protègent.)

BRUNO, tenant les battants de la porte.

Voulez-vous finir! canaille que vous êtes! j'n'ai pas peur, oui-da; j'vas l'aller dire au patron, et j'vous f'rai tous arrêter.

(On le hue. — Il rentre en fermant vite la porte.)

MARCEL.

Que signifie ce qui se passe ?

BRUNO.

Ah! c'est heureux qu'j'vous trouve, allez, monsieur! j'vas vous faire tout d'suite mon rapport. D'abord, tout l'village sont des coquins; y m'appellent mouchard, et y disent que vous êtes...

MARCEL.

Que je suis?...

BRUNO.

J'ose pas répéter, monsieur.

MARCEL.

Tu fais peut-être bien.

BRUNO.

Après ça, y sont tous rassemblés sur la place, d'avant la porte du tribunal, c'est-à-dire ceux qui n'ont pas pu entrer; et ça fait eune foule, eune cohue, oùsqu'on r'çoit des coups d'poing... je sais comme on les donne!.... et on murmure...

MARCEL.

Ils murmurent ?

BRUNO.

On dit tout bas qu'c'est eune vengeance contre le père de la demoiselle.

MARCEL.

Il fallait retenir les noms de ceux qui parlent.

BRUNO.

Pardi! c'est facile, c'est tout le monde; il n'y a qu'à faire arrêter tout l'village, et pendant qu'on est en train...

MARCEL.

Tais-toi!... tu n'as que le zèle d'un sot. Je saurai mieux ce qui se passe.... Si l'on ose résister, demain ce village ne sera plus.

(Il écrit un mot.)

BRUNO, à part.

J'ai fait une fière bêtise, moi, d'lui dire ça; c'est qu'la maison d'mon grand-père y passerait comme les autres, et adieu l'héritage; faut que j'raccommode ça.

MARCEL, lui donnant le billet qu'il vient d'écrire.

Au commandant de la troupe; qu'on se hâte.

BRUNO.

Tout de suite, ça va être fait!

(Il sort par le fond. — En même temps, Baudry entre précipitamment par la porte du tribunal.)

SCÈNE VII.

MARCEL, BAUDRY, et UN BRIGADIER.

MARCEL, vivement.

A-t-on fini ?

BAUDRY.

Loin de là, monsieur; vous avez commis une haute imprudence en souffrant que Renneval se présentât pour défendre les accusés.

MARCEL.

Comment ?

BAUDRY.

Son éloquence étonne, interdit les juges, jette le trouble dans leur conscience, persuade, entraîne l'auditoire; déjà l'espérance et la joie se sont emparées de la foule attendrie; le tribunal paraît ému; si cet homme parle plus longtemps on n'osera condamner, je vous en avertis. Qu'ordonnez-vous ?

MARCEL, à Baudry.

Qu'on lui retire la parole. (Au brigadier.) Qu'on dresse l'échafaud.

(Baudry retourne au tribunal. — Le brigadier sort par le fond.)

SCÈNE VIII.

MARCEL, seul.

Vieillard imprudent, tu paieras cher ce triomphe d'un moment! (Entr'ouvrant la porte de la salle d'audience.) Ma volonté s'exécute. Renneval se

tait, il embrasse son ami.... On l'entoure.... on le félicite... Jouis promptement de ta fausse victoire... je te réserve une autre récompense.... Les juges se lèvent.... Ils vont aux opinions.... On pleure, je crois... Que du moins vos larmes soient muettes. (Il referme la porte, et s'éloigne.) Je suis tranquille, maintenant. (Il s'assied.) Attendons la sentence. (Il jette les yeux sur quelques papiers.— On entend au dehors un cri vague et confus d'un grand nombre de voix.— Tournant un peu la tête, en souriant.) Ils m'ont obéi.

(Baudry entre vite.)

SCÈNE IX.

MARCEL, BAUDRY.

BAUDRY.

Le tribunal vient de prononcer l'arrêt. D'Armans est condamné; les autres renvoyés à demain.

MARCEL, froidement.

C'est bien. Que dans une heure tout soit fini.

BAUDRY.

L'épouse et la fille du condamné demandent à recevoir ses derniers embrassements. Devez-vous le permettre?

MARCEL, se levant et réfléchissant.

Oui. (Haut.) Dans cette salle même. Vous éloignerez tout le monde.

BAUDRY.

On va sortir du tribunal.

MARCEL.

Deux heures! qu'on se hâte.

(Il entre dans son cabinet, dont la porte se referme.)

BAUDRY, aux factionnaires qui sont à l'extérieur.

Laissez sortir par cette porte.

(Le peuple sort en pleurant et en jetant des regards courroucés sur le cabinet de Marcel.— A la suite de cette foule, paraissent madame et mademoiselle d'Armans, avec Marianne.— Tout le monde les salue avec respect et paraît les plaindre.)

SCÈNE X.

BAUDRY, M<sup>me</sup> et M<sup>lle</sup> D'ARMANS,  
MARIANNE, FOULE DE VILLAGEOIS.

MADAME D'ARMANS, à Baudry.

Monsieur, avez-vous obtenu la grâce que je sollicitais?

BAUDRY.

Elle vous est accordée, madame; votre époux pourra s'arrêter quelques moments dans cette salle; demeurez-y.

(Il donne un ordre.)

MADAME D'ARMANS.

Quelques moments, grand Dieu! eh quoi! ne peut-il appeler de cette horrible sentence? Est-il vrai que déjà on apprête le supplice? répondez-moi, monsieur, n'est-il plus d'espoir?

BAUDRY.

Il n'en est plus que dans la clémence de celui qui peut seul suspendre l'arrêt... (A mademoiselle d'Armans, qui s'avance lentement.) Si vous voulez l'implorer...

MADEMOISELLE D'ARMANS.

Ce tigre! il ne la connaît pas.

MARIANNE.

Madame, Madame, voici mon pauvre maître!

(D'Armans est amené par des soldats qui le précèdent et le suivent. — Sa femme et sa fille volent au-devant de lui.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, D'ARMANS, SOLDATS.

MADAME D'ARMANS.

Mon époux!

MADEMOISELLE D'ARMANS.

Mon père!

(On avance un fauteuil, d'Armans s'assied; sa femme et sa fille tiennent ses mains; Marianne est à genoux.— Baudry ordonne que la foule s'éloigne.— Les soldats font sortir le peuple. Il ne reste en scène que monsieur, madame et mademoiselle d'Armans, Marianne, et des factionnaires aux portes.)

D'ARMANS.

Du courage, mes chères amies! vous m'en avez promis; le ciel m'accorde une faveur que je n'espérais même plus; je vous embrasse encore une fois.

MADEMOISELLE D'ARMANS, avec une sombre agitation.

Croyez-vous, mon père... croyez-vous que nos amis, les habitants, tous, vous laisseront monter à l'échafaud?

D'ARMANS.

Qu'ils se gardent de me défendre! il va couler assez de sang; ne leur demande que des pleurs.

MADEMOISELLE D'ARMANS, s'attachant à lui.

Ah!... ils ne vous immoleront pas seul!

MADAME D'ARMANS.

Jamais! jamais nous ne te survivrons.

D'ARMANS.

Hélas! la mort n'est-elle pas une loi de la nature? elle pouvait plus tôt m'atteindre et laisser moins de gloire sur ma tombe. Une pensée bien consolante doit soutenir mon courage et combattre votre désespoir: seul je suis frappé; l'arrêt fatal a respecté ma famille, mon frère, tous vos appuis; je ne vous laisserai pas seules, et vous resterez après moi pour honorer ma mémoire. Chère épouse... (Lui montrant sa fille.) Je te confie ce dépôt; tu ne peux l'abandonner... Et toi, ma fille, défends-toi d'un imprudent enthousiasme; ton principal devoir, le plus sacré de tous, est de soutenir ta faible mère contre le coup mortel... que ta jeunesse et ton énergie doivent te donner la force

de supporter; ne la laisse pas succomber... C'est une sainte mission que je te lègue en mourant.

MADAME D'ARMANS.

Ah!

MADMOISELLE D'ARMANS.

On ne vous vengera donc pas!

(Un roulement de tambour éloigné.— Des troupes garnissent le fond extérieur.— Une foule de villageois reparaît.— On y voit Thérèse et Madeleine.— Baudry entre.— Tout prend un air de consternation.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, BAUDRY, SOLDATS, VILLAGEOIS.

BAUDRY, bas à d'Armans.

On vous attend.

MADMOISELLE D'ARMANS, vivement à Baudry.

Que lui avez-vous dit?

D'ARMANS, aux soldats.

Arrachez-moi d'ici.

MADMOISELLE D'ARMANS.

Ah! c'est à la mort qu'on l'entraîne!

MADAME D'ARMANS.

Grace! grace!

(Elle tombe aux genoux de Baudry, et à l'instant même s'évanouit.)

MARIANNE.

Ah! madame!

D'ARMANS.

Adieu!

MADMOISELLE D'ARMANS.

Je ne vous quitte pas.

D'ARMANS.

Malheureuse! regarde ta mère, la laisseras-tu mourir?

MADMOISELLE D'ARMANS.

Ma mère!

(Elle fait un mouvement vers elle.— D'Armans la retient, la serre sur son cœur, l'embrasse, et, la repoussant ensuite vers sa mère.)

D'ARMANS.

Tu réponds de ses jours. (A Baudry.) Par-tous.

(D'Armans sort au milieu des soldats.— Toute la foule,

d'abord incertaine, le suit, après avoir posé madame d'Armans évanouie sur un siège.— Sa fille est demeurée à ses pieds.— Baudry entre chez Marcel.)

SCÈNE XIII.

M<sup>me</sup> D'ARMANS, évanouie; M<sup>lle</sup> D'ARMANS, à ses pieds; et un peu après MARCEL.

MADMOISELLE D'ARMANS, regardant autour d'elle.

Il n'est plus là... c'en est fait... Ma mère!... ma mère!... elle n'entend pas... elle expire peut-être, et moi j'existe encore!

MARCEL, qui sort du cabinet et qui s'est approché d'elle; bus.

La voilà donc où je la voulais! (Haut.) N'as-tu que des larmes à leur donner?

MADMOISELLE D'ARMANS.

Ah!... c'est vous!... grace! grace!

MARCEL.

Tu as bien tardé.

MADMOISELLE D'ARMANS, à ses genoux.

Grace!... on le conduit à la mort.

MARCEL.

Silence!... tu peux le sauver encore.

MADMOISELLE D'ARMANS.

Prenez mon sang, ma vie.

MARCEL, lui montrant un papier.

Regarde, c'est un sursis; cette nuit, cette nuit même, promets-tu de venir chercher la grace de ton père?

MADMOISELLE D'ARMANS.

Sa grace! Oui!... oui... je le jure!...

MARCEL.

Si tu allais me tromper encore!..

MADMOISELLE D'ARMANS.

Non! non!

MARCEL.

Tiens... cours...

MADMOISELLE D'ARMANS.

Mon père! j'arriverai trop tard. (Elle sort en courant et en criant.) Arrêtez! arrêtez!

(Marcel la suit des yeux.— La foule, demeurée en dehors, se précipite sur les pas de mademoiselle d'Armans, en répétant: *Grace! grace!*)

ACTE TROISIÈME.

CINQUIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente la chambre à coucher de mademoiselle d'Armans, qu'on a vue au deuxième acte.

SCÈNE I.

MARIANNE, THÉRÈSE, MADELEINE.

(Il fait nuit.—Marianne entre avec les deux servantes, qui apportent de la lumière.)

MARIANNE.

Allumez promptement. (Les servantes allument

deux bougies sur la toilette.) Rangez la chambre, voyez s'il ne manque rien pour la nuit. Pauvre demoiselle! après tout ce qu'elle a souffert elle doit avoir besoin de repos. Bien; tout est prêt. La voilà. Madeleine, éclairez.

(Madame d'Armans et mademoiselle d'Armans entrent ensemble.)

## SCÈNE II.

LES MÊMES, M<sup>me</sup> D'ARMANS, M<sup>lle</sup> D'ARMANS.

THÉRÈSE, lui baisant les mains.

Mam'selle... notre bonne mam'selle, c'est donc ben vrai ? il a sa grace, et c'est par vous...

MADemoisELLE D'ARMANS.

Oui, oui, vous embrasserez demain mon père ; on ne vous l'arrachera plus.

MARIANNE.

Jevous le disais bien. Ah ! quelle fête ! quelle fête pour demain !

MADemoisELLE D'ARMANS.

Marianne, taisez-vous.

MARIANNE, étonnée.

Oui, mademoiselle. Il est tard, vous paraissez souffrante ; voulez-vous ?...

MADemoisELLE D'ARMANS.

Pas encore. (Avec tendresse, en prenant la main de madame d'Armans.) Il y a si long-temps que je n'ai vu ma mère ! j'ai tant de choses à lui dire !... (A Marianne et aux deux filles.) Laissez-nous un moment.

MARIANNE.

Vous sonnerez, mademoiselle ?

MADemoisELLE D'ARMANS.

Oui.

(Marianne et les deux servantes sortent. — Pendant qu'elles s'éloignent, mademoiselle d'Armans regarde Marianne, et lui fait des signes d'adieu.)

## SCÈNE III.

M<sup>me</sup> D'ARMANS, M<sup>lle</sup> D'ARMANS.

MADAME D'ARMANS.

Tant de coups effroyables, le passage si prompt du désespoir à la joie, ont abattu mes forces.

MADemoisELLE D'ARMANS.

Vous chancelez, ma mère !... Asseyez-vous.

(Elle avance un fauteuil, et madame d'Armans s'assied.)

MADAME D'ARMANS, l'attirant vers elle avec tendresse.

Que ton père a dû t'embrasser avec joie !... mais pas autant que moi...

(Elle couvre son front de baisers en parlant. — Obligée de se baisser pour recevoir les embrassements de sa mère, mademoiselle d'Armans se trouve à genoux devant elle.)

MADemoisELLE D'ARMANS.

Que je suis heureuse dans ce moment ! que ma vie est peu de chose en comparaison du bonheur que je ressens d'avoir sauvé la vôtre !

MADAME D'ARMANS.

Que dis-tu, ma fille ? Pourquoi donc pleures-tu encore ?

MADemoisELLE D'ARMANS.

Hélas ! maintenant, s'il fallait vous perdre !

MADAME D'ARMANS.

Non, ton amour prolongera ma vie !

MADemoisELLE D'ARMANS.

Mais la miennel... Ma mère, écoutez-moi, j'ai une grâce à vous demander.

MADAME D'ARMANS, voulant la relever.

Toi, ma fille ! Que puis-je t'accorder ?

MADemoisELLE D'ARMANS.

Laissez-moi à vos genoux !... Il y a quelques heures on conduisait mon père à la mort ; j'ai vu vos yeux se fermer, je me suis crue orpheline... Au lieu de la cloche funèbre, l'heure du pardon va sonner, et pour moi ce sera celle... d'une existence nouvelle !

MADAME D'ARMANS.

Il est vrai !

MADemoisELLE D'ARMANS.

Ah ! du moins, qu'un tel avenir s'ouvre exempt de repentir ! et que mon ame ose s'y élancer sans crainte ! Malgré son amour, son respect, sa soumission dans le cours de toute sa vie, une fille a souvent offensé sa mère... la miennel était si bonne, si indulgente !...

(Ses larmes l'arrêtent.)

MADAME D'ARMANS.

Mon cœur ne s'est jamais plaint de toi !

MADemoisELLE D'ARMANS.

Ah ! j'en bénis le ciel aujourd'hui !... Eh bien ! que le repos qui va suivre un jour si pénible soit pur et calme pour votre enfant.

MADAME D'ARMANS.

Mais que veux-tu de ma tendresse ?

MADemoisELLE D'ARMANS.

Votre bénédiction, ma mère !

MADAME D'ARMANS.

Toujours !... Viens la recevoir sur mon cœur.

(Pendant qu'elle appuie la tête de sa fille sur son sein, six heures commencent à sonner. — Mademoiselle d'Armans tressaille, sort lentement des bras de sa mère, et toutes deux se lèvent.)

MADemoisELLE D'ARMANS, qui a compté.

Déjà !

MADAME D'ARMANS.

Il est temps de songer à ton repos, ma fille. Grâce à toi, demain nous n'aurons plus besoin de courage que pour résister à notre joie. Dors, tu dois être heureuse... Je t'éveillerai de bonne heure ; nous irons chercher ton père.

MADemoisELLE D'ARMANS.

Vous irez, ma mère ?

MADAME D'ARMANS.

Veux-tu que je passe la nuit près de toi ?

MADemoisELLE D'ARMANS.

Oh ! non, non, ma mère !

MADAME D'ARMANS.

Je suis bien près. (Elle indique la porte.) Tout est paisible... Bonsoir, ma fille.

MADemoisELLE D'ARMANS, saisissant ses mains.

Adieu, ma mère !

MADAME D'ARMANS.

Comme tu es émue !

MADemoisELLE D'ARMANS.

Non... Quelle heure vient de sonner ?



MADAME D'ARMANS.

Six heures.

MADemoiselle D'ARMANS, à part.

J'avais bien compté; c'est à sept heures!

MADAME D'ARMANS.

Repose, je t'en prie.

(Elle rentre après avoir de nouveau embrassé sa fille.)

SCÈNE IV.

M<sup>lle</sup> DARMANS, seule.

Allons! tous les sacrifices sont faits!... Combien de fois ai-je déchiré mon cœur!... Voilà l'instant du courage, de la force, de la volonté!... Plus de larmes dans mes yeux; Ferdinand, regarde-moi; que ton ame descende et s'unisse à la mienne; que ta main invisible soutienne et guide ma main tremblante! Je vais sauver mon père! et venger mon pays!... Tout repose... (Regardant à la fenêtre.) La nuit est sombre... Il a retiré les sentinelles... il m'attend!... C'est vous, mon Dieu! qui l'aveuglez au point de lui faire croire à mon déshonneur! c'est

vous qui avez marqué le terme de ses crimes : vous me guiderez!... (Elle ouvre des meubles, prend une boîte de rubans, regarde un mantelet.) Préparons-nous... Oui, je dois aussi me préparer à mourir!... Mourir pour mon pays, pour mon père!... ce n'est point la mort, c'est l'immortalité!... (Elle ôte sa ceinture noire et la regarde.) Depuis le jour de ton trépas, Ferdinand, j'ai porté ces marques de deuil; je ne devais les quitter que pour aller te rejoindre... j'y vais... mon deuil est fini!... (S'arrêtant tout-à-coup.) Si ma main allait trembler?... si mon cœur se glaçait?... suis-je sûre de ne pas hésiter?... frapperai-je juste?... Oui. (Elle achève de se préparer.) Mon courage s'affermir!... (Elle prend un poignard dans le tiroir de sa toilette.) Me voilà prête... (Se regardant dans la glace.) Que je suis pâle!... il croira que j'ai peur... Oh! non, l'indignation ranimera mon visage... Mon cœur est calme... Ce n'est plus une fille timide, c'est l'envoyée du ciel!... (Levant le poignard.) Guidez-le, mon Dieu! délivrez ma patrie!!!

(Elle sort après avoir jeté autour d'elle un dernier regard.)

SIXIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente tout l'intérieur de l'appartement qu'occupe Marcel, dans la maison-de-ville. Au milieu, un cabinet de travail. Un petit bureau à droite, avec un fauteuil à côté. A gauche, au fond, la chambre à coucher, communiquant par une porte au cabinet du milieu. On distingue tout l'intérieur de cette chambre à coucher, par trois larges fenêtres vitrées. Cette chambre est tendue en rouge. On y voit le lit décoré de rideaux, et près des croisées, un fauteuil. A droite, une galerie vitrée comme la chambre à coucher; elle est très éclairée. A la gauche du cabinet du milieu, une porte principale; à droite, une porte plus petite. — Il fait nuit. Des rideaux rouges couvrent, à l'intérieur, les fenêtres transparentes de la chambre à coucher.

SCÈNE I.

BBUNO, seul.

(Il entre par la porte de gauche. — Il tient une robe de chambre, une fiole et des pantoufles. — Un domestique, qui le précède, pose des lumières sur le bureau, et sort.)

C'est ben heureux, tout d' même, qu'on m'ait remplacé pour la nuit à la prison; y fait humide, là-bas, je m' serais enrhumé; et puis on soupe ici. Ma foi, service pour service, celui d' valet d' chambre est plus gai; qu'est-c' que ça fait, pourvu qu'on avance; y a pas de sots métiers. (Regardant la fiole.) Faut que j' porte ça là-dedans... Ça n' sent rien; c'est ben bouché. Il appelle ça d' l'opium... c'est drôle; j' avais cru que l'opium... c'était du poison; qu' ça faisait mourir. Eh ben! pas du tout. M. Baudry dit que l' patron en boit un grand verre tous les soirs, et qu' c'est avec ça qu' i' supporte le travail, et qu' ça l' empêche de mourir *subitò*. Faut

ben qu' ça soit. J' vas l'y porter. (Il entre dans la chambre à coucher, pose la robe de chambre sur le fauteuil, les pantoufles à terre, et allume des bougies. — Pendant ce temps, on voit des soldats traverser et retraverser la galerie, après avoir relevé des sentinelles. — Bruno revient.) Tout est prêt; y peut v'nir coucher quand y voudra, et j' crois ben que ça ne tardera pas, car y n' ont pas l' air de s' amuser beaucoup au souper. Eh! eh! eh! eh!... M. Renneval et lui en tête-à-tête... y' sont eune drôle de mine. On dirait que l' patron s' défie, avec ça qu' il est tout blême... Est-ce qu' il aurait peur?... Dam! y craint p't-êt la sauce à l' arsenic; les honnêtes gens sont si exposés!... Par exemple, pourquoi n' veut-y plus coucher dans l' grand appartement où qu' il a passé l' aut' nuit? pourquoi? (On voit Baudry à travers les vitres de la galerie. — Il vient frapper à la porte de droite.) On frappe... c'est juste, j' ai fermé tantôt.

## SCÈNE II.

BRUNO, BAUDRY.

BAUDRY, frappant.

Y a-t-il quelqu'un ? Ouvrez ; c'est moi, Baudry.

BRUNO.

C'est monsieur Baudry ! ça tombe ben ; j' vas d'abord l' questionner, et puis j' ferai mon rapport.

BAUDRY, regardant par les vitres de la galerie.

Il y a pourtant de la lumière. (Il frappe de nouveau.) Monsieur !

BRUNO.

Chut donc !... pas si fort... on ouvre.

(Il ouvre et Baudry entre.—Baudry tient des lettres et des papiers.)

BAUDRY.

Est-il déjà chez lui ?

BRUNO.

Il est encore à table.

BAUDRY.

Comment ! ce n'est que toi qui es ici, et tu me fais attendre à la porte ! tu fais le mystérieux, tu te donnes des airs de personnage.

BRUNO.

Tiens ! puisque j' viens d'apporter la robe de chambre et les pantoufles ; pourquoi qu' j' ne serais pas un personnage tout comm' un autre ? p't-êt'e plus qu'un autre ? C'est que voyez-vous, monsieur Baudry, faut mépriser personne ; j' parle au patron quand je veux ; c'est moi qui tire ses bottes, et on a un certain crédit... (Riant.) Eh ! eh ! eh !... d'puis qu' j'ai fait mettre dedans Jean Perrin, j' fais trembler tout l' village.

BAUDRY, qui place et arrange les papiers sur le bureau.

Voilà pour le travail de cette nuit ; le patron aura de la besogne ; mais la journée de demain sera mieux employée que celle d'aujourd'hui.

BRUNO, mystérieusement.

Dites donc, monsieur Baudry ?

BAUDRY.

Qu'est-ce ?

BRUNO.

Savez-vous ce que ça veut dire ?

BAUDRY.

Quoi ?

BRUNO.

L' déménagement ?

BAUDRY.

Ah ! le déménagement ?

BRUNO.

C'est drôle qu'il ait choisi c'te chambre au rez-de-chaussée, et ce petit cabinet, à côté du corridor, en face la porte d' la petite rue. Il était ben mieux là-haut.

BAUDRY.

Oui... Cela t'intrigue ?

BRUNO.

Un brin.

BAUDRY.

Tu es un sot.

BRUNO.

Merci.

BAUDRY, à part.

Il n'est pas dans la confidence.

BRUNO, à part.

Si jamais j' peux t' pincer comme Jean Perrin, tu verras.

(Bruit.)

BAUDRY.

On vient !

(La porte de gauche s'ouvre.—Deux domestiques avec des flambeaux éclairent Marcel.)

BRUNO.

C'est lui !

(Marcel entre.— Les deux valets se retirent.)

## SCÈNE III.

LES MÊMES, MARCEL.

MARCEL ; il entre brusquement.

Un siège. (Bruno en avance un ; il s'assied.) Je suis excédé du bavardage, des phrases de ce Renneval... Baudry, vous prendrez des notes sur lui ; vous me les présenterez à mon prochain travail.

BAUDRY.

J'y ai songé d'avance ; elles sont déjà faites ; vous les trouverez au rapport.

MARCEL, tirant sa montre.

Six heures et demie.

BRUNO.

Monsieur se couchera-t-il ?

MARCEL, se levant avec humeur.

Non !

(Bruno recule.)

BAUDRY, à Bruno.

Tu sais bien qu'il travaille la nuit.

BRUNO.

Y n' dort donc pas ?

BAUDRY.

Non, depuis quelque temps...

BRUNO.

Ah ! oui... c'est pour ça qu'il prend de l'opium.

MARCEL, à part.

Voilà bientôt l'instant... viendra-t-elle ?.. La fièvre qui me consume s'annonce par le frisson... je puis en reculer l'accès... mais combien de temps encore disputerai-je ainsi ma vie au trépas ? je n'ose le calculer. (Haut.) Tout est-il prêt chez moi ?

BRUNO.

Oui, monsieur... je n'ai rien oublié... l'opium...

MARCEL, avec humeur.

C'est bon.

BRUNO.

Faut-il, comme hier?...

MARCEL.

Oui.

BRUNO.

Monsieur trouvera tout prêt.

(Il entre dans la chambre à coucher, où on le voit tout préparer et fermer ensuite les rideaux des croisées. — Baudry a eu constamment les regards fixés sur Marcel; aussitôt que celui-ci le regarde, il détourne les yeux avec embarras.)

MARCEL, observant Baudry.

Le regard scrutateur de cet homme cherche à lire sur mes traits la cause de leur pâleur... s'il me devine... je m'en déferai... (Haut.) A-t-on, comme je l'ai dit, doublé la garde pour la nuit?

BAUDRY.

Nous avons vingt hommes.

MARCEL.

Qu'ils se tiennent près de moi, sans qu'on le sache... Qu'est-il venu par le courrier du soir?...

BAUDRY.

Quelques lettres... ces papiers. Faudra-t-il envoyer?...

MARCEL.

Quoi?

BAUDRY, montrant une liste.

Ces noms...

MARCEL.

Oui.

BAUDRY, souriant.

Mais, si vous signez tout-à-l'heure une grace... ne faut-il pas au moins laisser en blanc le nom qu'on vous dictera?

MARCEL.

La politique s'inquiète peu des promesses de l'amour... Je verrai... Inscrivez tous les noms... on attend le rapport; vous l'enverrez cette nuit. (A part et ressentant une forte douleur.) Le froid gagne mon cœur... hâtons-nous de conjurer ce mal affreux qui me tuera.

(Il entre vite, mais péniblement, dans la chambre à coucher.)

SCÈNE IV.

BAUDRY, seul.

C'est en vain qu'il cache sa souffrance... un mal secret mine ses jours. J'ai vu trembler ses membres; sa pâleur devient livide... Toucherait-il au terme des fureurs qui ont usé sa vie? Si j'étais certain qu'il ne lui restât que peu de jours, il serait temps de chercher un autre protecteur... peut-être vaudrait-il mieux... il craint ses confidents, je le connais... il les ferait périr s'il prévoyait sa mort... il serait plus sûr, peut-

être, de le devancer... observons sa contenance, ses regards, son visage... s'il chancelle, je n'attendrai pas qu'il me frappe avant de tomber lui-même.

(Marcel, le teint plus animé, et la démarche plus ferme, rentre dans le cabinet; il tient les lettres ouvertes. — Bruno le suit.)

SCÈNE V.

MARCEL, BAUDRY, BRUNO.

MARCEL, presque riant.

Baudry, vous ne devinez pas ce que m'annoncent ces lettres que vous venez de me remettre?

BAUDRY, à part.

Quel changement!

MARCEL.

Une nouvelle qui sans doute va vous paraître agréable... On nous rappelle dans la capitale.

BAUDRY.

Déjà!

MARCEL.

On m'invite à presser l'arrestation des coupables et leur jugement. Tout sera terminé demain. (Lui rendant les lettres.) Répondez ce soir même, que nous arriverons dans trois jours... (Regardant sa montre.) Bientôt sept heures. Sortez, Bruno.

BAUDRY.

Sors!

BRUNO.

J'entends ben... c'est que je voulais demander si...

MARCEL.

Point de question.

BRUNO.

C'est différent.

BAUDRY.

Allons, sors!

(Il met Bruno à la porte.)

SCÈNE VI.

MARCEL, BAUDRY.

MARCEL.

Fermez cette porte à clé.

(Il indique celle de gauche.)

BAUDRY, ôtant la clé.

La voici.

MARCEL.

Vous êtes sûr que mon message a été bien rendu?

BAUDRY.

Elle l'a reçu de mes propres mains; elle l'a lu attentivement.

MARCEL.

Et elle a répondu?...

BAUDRY.

Qu'elle s'apprêtait à me suivre.

MARCEL.

C'est peut-être une folie de me livrer à cet espoir... Crois-tu, Baudry, qu'en effet elle viendra ?

BAUDRY.

La grace est à ce prix.

MARCEL.

Elle viendra donc, et j'aurai ma revanche ! Sors sans bruit de ce côté ; laisse ouverte la porte indiquée... le passage est éclairé.

BAUDRY.

J'ai pris toutes les précautions... je retrouverai là pour l'introduire.

MARCEL.

Veille. Tu fermes aussitôt.

BAUDRY, souriant.

C'est terminer gaîment une mission..... sévère.

MARCEL, se rembrunissant.

Tu en jugeras demain.

BAUDRY.

Je me rends à mon poste.

(Il sort par la droite et pousse la porte. — Un instant après, les lumières disparaissent dans la galerie.)

~~~~~

### SCÈNE VII.

MARCEL, seul.

Ce vil esclave, ce lâche flatteur envie le bonheur que j'attends... le bonheur!... si je lui révérais le déplorable mystère qui prolonge ma vie, il frémirait! Cette liqueur perfide que je fais circuler dans mes veines, pour quelques heures de chaleur et de force qu'elle rend à mon cœur flétri, abrège bien au-delà le nombre de mes jours. Chaque soir j'anticipe ainsi sur mon trépas, et bientôt cette existence factice, ces secours destructeurs que l'art m'a découverts deviendront impuissants... je ne ranimerai plus cette flamme qui s'éteint... alors, plus de rêves d'ambition, plus de projets, plus de vengeance... Que serai-je?... (Il se lève.) Misérable folie!... Eh! qu'importe si j'ai vécu?... J'approche du néant... eh bien! j'aurai du moins satisfait mon dernier desir... une fois, peut-être, j'aurai connu les transports et l'ivresse de la vie!... On me craint, on me hait... on me refuse le bonheur... eh bien! je l'arracherai!... N'entends-je point?... oui... des pas tremblants... le froissement léger d'une robe... c'est elle! je crois que mon cœur bat... j'ignorais encore ce bonheur... elle ne m'échappera plus.

(On voit mademoiselle d'Armans, telle qu'elle est sortie de sa chambre, traverser la galerie. — Aussitôt Marcel ouvre la porte à gauche et la fait entrer.)

### SCÈNE VIII.

MARCEL, M<sup>lle</sup> D'ARMANS.

MARCEL, l'emmenant par la main.

Approche sans effroi... le mystère nous environne... Tu t'es parée... tu as donc abjuré ta haine, car je n'exigeais pas cette faveur... Craignais-tu de ne paraître point assez belle à mes yeux? Ah! la rage que m'inspirait ton dédain t'a bien assez prouvé que toi seule as su me plaire... Tu viens donc au-devant de mes vœux!... Ah! si l'amour, un seul instant d'amour pouvait s'acheter au prix de l'existence du monde, je tenterais de l'immoler pour l'obtenir de toi... Mais tu ne m'apportes peut-être qu'une insultante obéissance.

MADemoiselle D'ARMANS.

Vous avez fixé le prix de la grace de mon père.

MARCEL.

Le prix!... je te signerais bien d'autres graces, si tu m'apportais ce prix sans effroi et sans regrets.

MADemoiselle D'ARMANS, avec fierté.

Je viens racheter l'auteur de mes jours; je ne sens point d'alarmes, je n'ai point de regrets.

MARCEL.

Toi! il serait vrai? sais-tu que ce mot fait tressaillir mon cœur? (Il prend sa main.) Non, tu ne trembles pas... tu me regardes sans horreur... je ne sens pas le froid mortel qui s'empare toujours de la main que je touche... je ne te suis donc plus odieux? ton cœur ne se glaçera pas quand le mien s'animera de tous les feux de l'amour? Tu promets?...

MADemoiselle D'ARMANS, avec noblesse.

Arrêtez! (Montrant du doigt le bureau.) La grace de mon père!

MARCEL, avec défiance.

Tu veux l'avoir ?

MADemoiselle D'ARMANS.

Sur mon cœur, pour qu'il ne tremble pas.

MARCEL.

Je l'accorderai tout. (Il s'assied et va pour écrire, tout-à-coup il s'arrête.) Cependant si tu songeais à m'échapper encore? Rappelle-toi l'événement de la nuit dernière.

MADemoiselle D'ARMANS.

Mon serment est prononcé.

MARCEL, la regardant.

Quel gage peux-tu m'en donner ?

MADemoiselle D'ARMANS.

Mon désespoir... mon courage... Vous m'avez dit : « Viens chercher la grace de ton père. » Je vous ai compris : me voilà ; rendez-moi mon père.

MARCEL, la contemplant.

Tu as raison.

(Il fait un mouvement vers elle.)

MADemoiselle d'ARMANS, d'un ton absolu.

Mon père!

(Il écrit rapidement la grace, et, sans se lever, il la lui présente.)

MARCEL.

Es-tu contente?

MADemoiselle d'ARMANS, après avoir lu des yeux.

Signez!

(Marcel reprend le papier en souriant, et signe. — Pendant qu'il écrit, mademoiselle d'Armans, écartant son mantelet, cherche le poignard qu'elle a caché dans son sein, et va le saisir, mais, comme elle est prête à porter le coup mortel, Marcel, qui a signé, se retourne tenant le papier à la main. — Mademoiselle d'Armans tressaille, cache vite son poignard, et, le tenant encore de la main droite, elle avance la main gauche pour recevoir le papier. — Marcel le retire à lui en souriant.)

MARCEL, se levant.

Tout-à-l'heure.

MADemoiselle d'ARMANS, achevant de cacher son poignard. — A part.

Mon Dieu!

MARCEL, gardant le papier qui contient la grace.

Tu la prendras sur mon cœur.

(Il veut l'entraîner vers la chambre.)

MADemoiselle d'ARMANS, le retenant.

Arrêtez!..Tant de gardiens vous entourent!..

MARCEL.

Aucun n'oserait entrer.

MADemoiselle d'ARMANS.

Mais... ces lumières... cet éclat...

MARCEL.

Ces lumières? attends...

(Il se précipite dans la chambre à coucher, et l'on voit, par la réverbération qui cesse, qu'il éteint les lumières.)

MADemoiselle d'ARMANS, tirant aussitôt son poignard.

Voilà l'instant!.... Mon Dieu! soutiens mon courage.

(Elle se précipite sur les pas de Marcel, dans la chambre à coucher, et aussitôt on entend un bruit violent, et un cri déchirant. — Tout-à-coup, les rideaux de la chambre à coucher s'agitent, sont arrachés, et l'on voit, par les croisées, Marcel chancelant, vouloir se retenir, et tomber dans un fauteuil, à côté d'une petite table. — Mademoiselle d'Armans, le poignard à la main, revient dans la cabinet, et s'appuie sur le fauteuil. — Pendant cette action rapide, on crie au dehors: *Au secours! Au secours!* — Les deux portes de gauche et de droite sont enfoncées. — Des soldats se précipitent dans la chambre, par toutes les issues. — Des valets entrent en même temps avec des flambeaux chez Marcel. — On le voit expirant; et mademoiselle d'Armans est environnée de soldats.)

RENNEVAL se présente devant elle, et dit:

Mort!

MADemoiselle d'ARMANS, avec calme, et s'adressant à Renneval.

C'est moi qui l'ai tué.

(M. Renneval, en détournant les yeux, ordonne qu'on l'arrête. — La toile tombe.)

FIN DE SEPT HEURES.